

Sommaire

2 Éditorial

3 Brèves

Dossier

- 4 "Il était plusieurs fois - Ève, Noé, Moïse et beaucoup d'autres " au MIR

Classique & Opéra

- 8 Maxim Vengerov et les Solistes de la Menuhin Academy
28 "Der Ring des Nibelungen" de Wagner au Grand Théâtre de Genève
33 "American Dream", entre musique classique et cirque
39 Mikhail Pletnev et Khatia Buniatishvili au Victoria Hall

Théâtre

- 10 Marina Skalova, dramaturge de saison au POCHE/GVE
19 "Ombres sur Molière", de Dominique Ziegler
26 "Sopro" au Théâtre Forum Meyrin

Cinéma

- 12 Festival Black Movie
36 BIP, la websérie de Vincent Bossel sur la RTS

Exposition

- 13 "Albert Smith. Le spectacle du Mont-Blanc" au Musée du Jeu
30 "Pattern, Decoration & Crime" au MAMCO

À livre ouvert

- 14 Marie Javet

Face à face

- 16 Jacques Gamblin

Découverte

- 18 Le Musée de la Chaussure à Lausanne

Humour

- 20 "Karine C se wifi de tout" au Théâtre de Poche de la Grenette



Photo: DR

Classique / Opéra

Maxim Vengerov et l'IMMA
au Rosey Concert Hall

08



Photo: David Deppeiraz

Théâtre

"Ombres sur Molière"

19

Comédie musicale

- 22 "Attention, Maîtres chanteurs!" par
La Comédie Lyrique Romande

Portrait

- 24 Mei Fa Tan, vidéaste

Musique actuelle

- 27 Flavien Berger aux Docks

Jeune public

- 34 "Ma Colombine" au Théâtre Am Stram
Gram



Photo: Nicolas Girardin

Face à face

Jacques Gamblin

16



Photo: Carole Parodi

Classique / Opéra

"Der Ring des Nibelungen"
au Grand Théâtre

28

À portée de flèche

- 32 Artothèque du Valais

Page festivals

- 38 Festivals et rendez-vous hivernaux

Portfolio

- 40 Anne Gerzat

Agendas

- 45 Agenda par dates
59 Agenda par genres
77 Agenda des expositions

On est venu pour raconter des histoires

L'Agenda s'ouvre avec des récits: ceux de la Bible, et de sa récente transcription à travers l'ouvrage "Bible. Les récits fondateurs", présenté par l'exposition temporaire du Musée international de la Réforme. Dans cet ouvrage et par extension dans l'exposition du MIR, Frédéric Boyer et Serge Bloch re-racontent pour inviter à se pencher sur certains aspects de notre culture. Ils racontent aussi des histoires de vies, celles d'Ève, Noé, Moïse et beaucoup d'autres.

L'envie de raconter l'autre était irrésistible il y a des milliers d'années et l'est toujours aujourd'hui. Avant la Bible, après la websérie, il y avait et il y aura toujours l'envie de transmettre des histoires.

Ce numéro a voulu raconter celles d'artistes, qui souvent racontent eux-mêmes les histoires des autres dans leurs œuvres. "Nous sommes tous intéressants, tout dépend comment on regarde son histoire", me disait l'écrivain Fabrice Melquiot lorsque je l'ai rencontré pour parler de la pièce qu'il a écrite d'après la vie d'Omar Porras.

Les rédacteur-trice-s ont eux-mêmes aussi fait de belles rencontres. Julia Jeanloz avec le comédien Jacques Gamblin, qui lui a raconté comment est survenue l'idée d'un récit sur son amitié avec le navigateur Thomas Coville. Loïc Merzlic s'est quant à lui plongé dans la dernière œuvre du metteur en scène Tiago Rodrigues, qui a choisi de rendre hommage à la souffleuse de son théâtre de Lisbonne en lui dédiant sa pièce. J'ai rencontré la réalisatrice Mei Fa Tan et la photographe Anne Gerzat, qui mettent toutes deux à leur manière les histoires des autres en images.

Emmanuel Mastrangelo s'est entretenu avec le conseiller artistique du Grand Théâtre de Genève Daniel Dollé, et avec la dramaturge du POCHE Marina Skalova, qui lui raconte son parcours. Je me suis intéressée à la façon dont on devient humoriste en discutant avec Karine C, et au chemin qui mène à la réalisation en rencontrant Vincent Bossel. Florian Mottier a fait un saut dans l'Histoire avec les directeurs du Musée de la Chaussure, et Sandrine Spycher dans le monde du polar avec l'auteure Marie Javet. Lara Liard a rencontré le directeur de projet médiation de la HEMU, et Léa Frischknecht les fondateurs d'une compagnie comique et lyrique.

Ce numéro renferme ces histoires de vies et de créations multiples. Difficile parfois de condenser les propos de tous ces passionné-e-s que l'on serait tenté-e de retransmettre dans leur entier, car c'est souvent dans les détails, tant de la façon de raconter que de l'essence des paroles, que l'on décèle une personnalité.

Contes de Noël ou histoires inspirantes pour le début d'année 2019?
Nous espérons qu'ils trouveront leur chemin chez vous!

L'équipe de L'Agenda vous souhaite de belles fêtes et un bon début d'année!

Katia Meylan
Rédactrice en chef

Brèves



Carte Sonore de (mon) Genève – Balam Ronan

ART SONORE

Parce qu'un paysage sonore est l'ensemble de caractéristiques biologiques, sociales, culturelles, économiques, politiques, technologiques d'une ville, parce que les sons nous apportent souvenirs et émotions, nous situent ou nous aident à communiquer, l'artiste Balam Ronan a conçu le projet **Carte Sonore de (mon) Genève**, qui regroupe sur son site web des enregistrements de divers endroits et moments de la ville de Genève. À découvrir sur: www.cartesonoredemongeneve.com

HISTOIRE

Dans le cadre de l'exposition **2^e génération - Enfants de Résistants déportés et de responsables nazis** du 17 au 18 janvier au Gymnase du Bugnon Site de l'Ours, une séance de signature par les auteurs de témoignages Barbara Brix, Yvonne Cossu, Ulrich Gantz et Jean-Michel Gaussoit, sera organisée à la Librairie Payot le jeudi 17 janvier en fin d'après-midi. Entrée libre. www.cicad.ch

7^e ART

Deux rétrospectives des Cinémas du Grütli plongeront, du 28 janvier au 12 février, dans l'univers cinématographique de **Sergio Leone**, qui popularisa le genre "western spaghetti" dès les années '60, puis, du 13 février au 7 mars, dans celui de **Louis Malle**, réalisateur qui fut la polémique pour les USA dans les années 80 avant de rentrer en France pour traiter du sujet de l'Occupation. www.cinemas-du-grutli.ch

CINÉ-CLUBS

Ciné-Saussure et **Ciné-kids**, à l'Aula du Collège de Saussure, Lancy www.culture-rencontre.ch

Ciné-prim's, au Cinémas du Grütli, à Cinéversoix et aux Scala. www.cinemas-du-grutli.ch

Ciné-Club universitaire, à l'Auditorium Arditi de Uni Mail, les lundis à 20h www.unige.ch/dife/culture/cineclub/

Ciné-Coss, au Cinéma Casino Cossonay www.cinemacossonay.ch

9^e ART

L'association VIVA propose un **atelier BD: Coup de cœur** en entrée libre à la Salle communale du Petit-Lancy, pour une découverte de la bande dessinée autour d'une sélection traitant d'un thème différent chaque mois. Les 10 janvier et 7 février 14h www.association-vive.org

DANSE

En mémoire de la danseuse genevoise Noemi Lapzeson, La Maison des arts du Grütli et la salle des Eaux-Vives de Genève ouvrent leurs portes sur deux week-ends pour une série de manifestations commémoratives. Du 11 au 13 janvier, la Maison des arts du Grütli propose la création **À Noemi – retrouvailles**, profusion de formes qui évoqueront son univers. Du 4 au 6 février, deux créations sont proposées à la salle des Eaux-Vives; une chorégraphie, **Là-Sextet**, de Pierre Pontvianne et une création intitulée **Noemi va seule** de Vincent Dunoyer. Noemi Lapzeson a marqué le monde de la danse contemporaine, créant des mondes réels ou plus oniriques. www.adc-geneve.ch

JEUNE PUBLIC

La Bibliothèque de Carouge invite les enfants de 2 à 4 ans (accompagné-e-s d'un-e adulte) à une heure et demie de **Danse en famille** les 27 janvier et 3 février à 10h pour une approche de la danse contemporaine par deux danseurs-pédagogues. www.carouge.ch

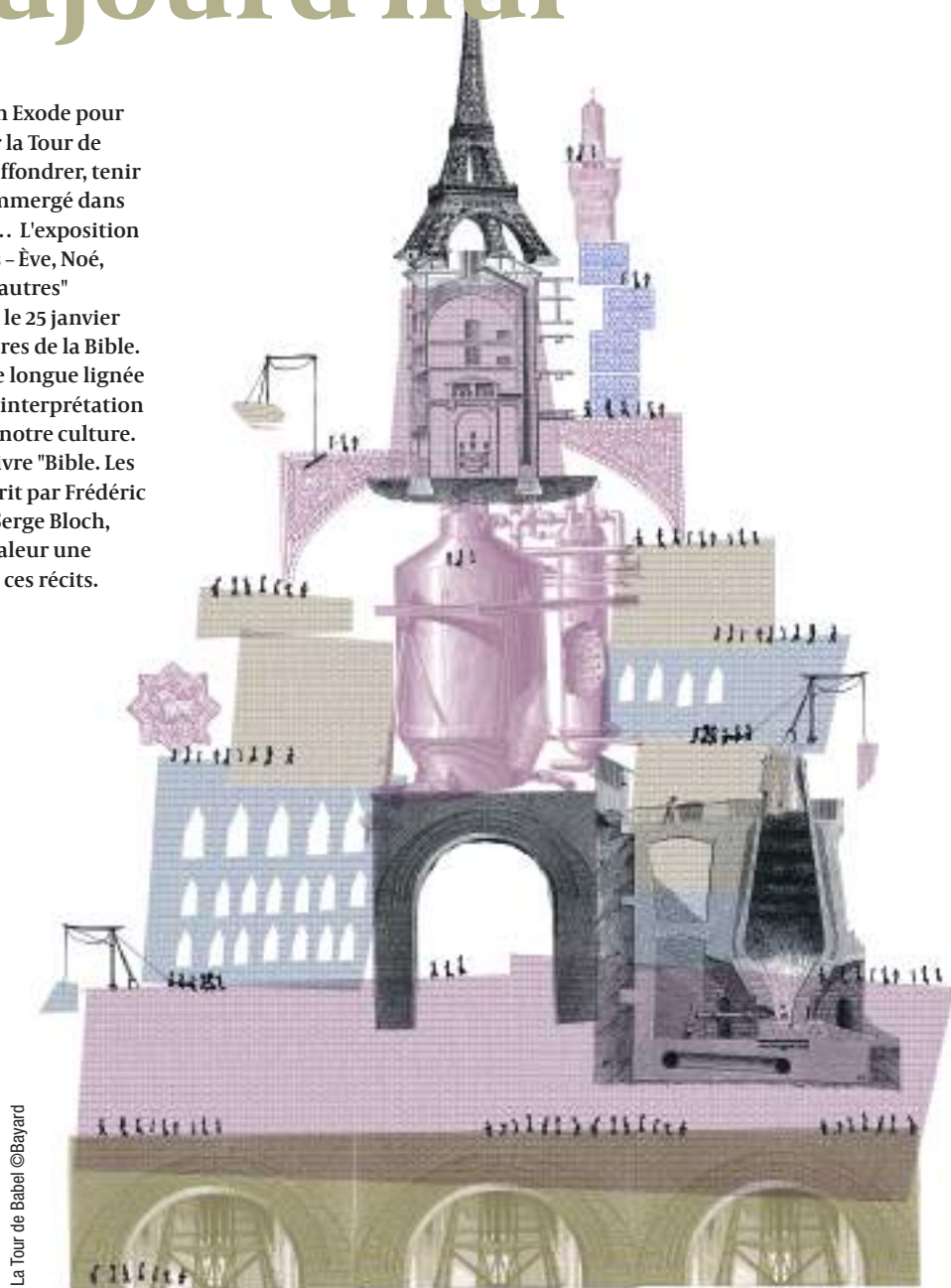
Le Petit Black Movie et les ADEM s'allient pour concocter un programme de films d'animation sur le thème du voyage suivi d'une initiation aux danses tziganes avec Maya et Pat La Gadjji, pour les enfants de 6 à 10 ans, le 26 janvier à 14h et 16h. www.adem-geneve.com

1 Journée, 2 Musées, et de nombreuses découvertes ludiques et culinaires au Musée du Jeu et à l'Alimentarium, pour les enfants de 6 à 12 ans. Le mardi 26 et le jeudi 28 février. www.alimentarium.org

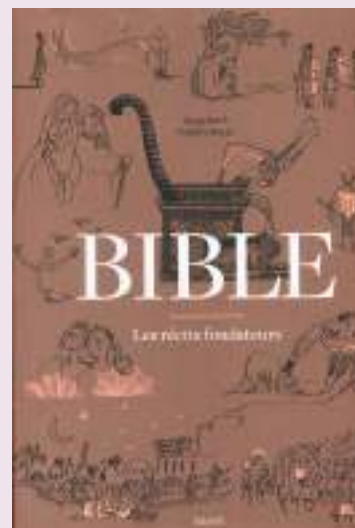
Au commencement et aujourd'hui

Suivre Moïse dans son Exode pour la Terre promise, voir la Tour de Babel s'élever puis s'effondrer, tenir compagnie à Jonas immergé dans le ventre du poisson... L'exposition "Il était plusieurs fois - Ève, Noé, Moïse et beaucoup d'autres" présentée au MIR dès le 25 janvier 2019 raconte 15 histoires de la Bible. Elle s'inscrit dans une longue lignée de transmission et réinterprétation de textes à la base de notre culture. Imaginée d'après le livre "Bible. Les Récits fondateurs" écrit par Frédéric Boyer et illustré par Serge Bloch, l'exposition met en valeur une réception actuelle de ces récits.

Texte: Katia Meylan



La Tour de Babel ©Bayard



"Bible. Les récits fondateurs", éditions Bayard, 2016.

Lire, raconter, réécrire, traduire. Ces actions littéraires furent parfois des entreprises délicates, risquées voire interdites. Pourtant, elles se trouvent quelque part dans les origines de notre culture, et permettent de la faire vibrer des échos du passé. Aujourd'hui, le travail se poursuit: "Bible. Les récits fondateurs" est une matérialisation.

Le livre, paru en 2016, est le résultat d'un projet d'une Bible audiovisuelle, esthétique et pédagogique lancé en 2012. Il est l'œuvre de Frédéric Boyer pour les textes, et de Serge Bloch pour les illustrations. Édité par les éditions Bayard et réalisée par la Fabrique d'images, cette Bible de 500 pages est composée de textes, de 2000 dessins, et d'un DVD de 35 récits animés racontés par la voix du comédien André Dussollier. Un public de tous âges et de tous horizons peut y découvrir ces récits poétiques tirés de l'Ancien Testament – soit la Bible hébraïque, la Thora et les textes des prophètes –, l'histoire de la première alliance entre Dieu et les hommes.

Le processus de création s'est déroulé sur 9 mois, voyant naître environ 1 chapitre par semaine.

L'un des premiers exercices fut le découpage pour la sélection des 35 récits. Frédéric Boyer s'y est attelé avec des spécialistes des textes bibliques afin de construire au mieux une continuité composée des textes

les plus importants, que les lecteur-trice-s attendraient. La fameuse Arche de Noé, la Tour de Babel sont parmi les histoires qui se prêtent à la narration. Celle de Job également: cet homme à qui tout réussit qui devient un pari entre Dieu et le Diable. Misant que Job ne croirait plus en Dieu s'il perdait richesses et famille, le Diable fait s'abattre sur le pauvre homme une chaîne de malheurs, le laissant finalement seul et nu sur son tas de fumier. Percutante et visuelle, cette histoire a maintes fois été illustrée dans l'histoire de l'art, montrant un Job émacié. Gabriel de Montmollin, directeur du MIR, nous fait remarquer que Serge Bloch prend à contre-pied cette image: en se disant qu'en une semaine, un homme n'a pas le temps de changer d'apparence, le dessinateur le



Job, ©Serge Bloch

figure encore bien gras sur son tas de fumier, frappé en pleine opulence.

L'arche de Noé aussi a droit à sa réinterprétation. Versé dans la traduction, l'auteur Frédéric Boyer s'intéresse au mot hébreu d'origine, qui se traduirait aussi par une "boîte en bois". Il quitte dans son texte la représentation que l'on rencontre traditionnellement, celle d'un immense bateau. Pour lui, cela évoque la fragilité de ce sauvetage.

L'écrivain s'est aussi penché sur la façon d'aborder les Psaumes. De ces 150 chants, il recrée un seul nouveau psaume, dans le style du *cut-up*, poésie contemporaine des années 1950 qui consiste à créer des textes en coupant différentes citations dans plusieurs textes pour en créer un nouveau.

Ces démarches montrent que l'on peut encore voir ces récits fondateurs sous un nouveau jour et dans une forme de création contemporaine. Même si certains, véritables monuments, ont été plus intimidants que d'autres à aborder! Les deux artistes se rejoignent lorsqu'ils disent que la Création du Monde n'a pas été faite en un jour.

Frédéric Boyer n'en est pourtant pas à sa première édition de la Bible: ancien directeur des éditions Bayard, il a coordonné en 2001 une nouvelle traduction de la Bible, en collaboration avec des exégètes et des grands écrivains tels que Florence Delay, Jean Echenoz, Marie N'Diaye, ou encore Valère Novarina. Ce sont des études supérieures qui lui avaient fait découvrir la Bible en profondeur, à travers une thèse de littérature comparée sur la façon dont les textes bibliques avaient influencé la narration occidentale dans ses thèmes et dans sa forme.

Pour se lancer dans l'écriture de "Bible. Les récits fondateurs", il procède en rédigeant un premier jet de chaque épisode sans en revoir les sources, pour voir ce que sa propre mémoire en a gardé, toujours dans cette optique de réécriture et de faire naître des échos personnels et contemporains.



Moïse ©Bayard

Serge Bloch quant à lui avoue qu'il n'était pas un passionné des histoires bibliques au premier abord. Lors d'une réunion chez Bayard il se prend toutefois au jeu et propose un épisode à sa manière, après s'être posé beaucoup de questions sur la méthode à adopter. Il dirige aussi le processus d'animation pour les 35 vidéos du livre, dont il esquisse tous les plans. Le prenant plus comme un projet culturel que religieux, l'illustrateur de la célèbre série pour enfants "Max et Lili" nous présente un Abraham ou un Moïse expressifs, ajoute ici un trait d'humour ou un élément contemporain sans écarter la gravité de certains passages. L'économie de couleur fait parler un trait spontané, qui émeut plutôt qu'il impressionne.

Cette idée est transcrite par le compositeur Benjamin Ribolet dans la musique originale qui accompagne chaque épisode. Le musicien dit avoir exprimé la simplicité du trait dans une écriture moderne, interprétée uniquement par des solistes à cordes et à vent. Elle se place autour du relief de la voix d'André Dussolier et donne un climat unique à l'œuvre.

Parmi ces vidéos, 11 ont été adaptées dans divers formats pour être intégrées à l'exposition qui découle de ce livre. "Il était plusieurs fois – Ève, Noé, Moïse et beaucoup d'autres" a été créée au Centquatre à Paris en 2016-2017, avant de tourner à Avignon et Cracovie... pour

arriver en janvier 2019 à Genève, au Musée international de la Réforme.

Quelques mots sur le MIR

Le musée est créé en 2005 dans la Maison Mallet, construite en 1723 sur l'emplacement de l'ancien cloître de Saint-Pierre où les Genevois avaient adopté la Réforme en mai 1536.

Son exposition permanente retrace au moyen de manuscrits et de divers objets l'histoire de la Réforme protestante initiée par Martin Luther et Jean Calvin, qui avait impliqué des changements conséquents dans la manière d'aborder la religion, notamment à travers des traductions de la Bible en langue vernaculaire et à leur diffusion grâce à l'imprimerie.

Nous rencontrons le directeur du MIR, le théologien Gabriel de Montmolin, qui possède le même enthousiasme que Frédéric Boyer et Serge Bloch pour raconter la Bible, n'hésitant pas à se lancer dans certains récits lorsque nous avouons ne plus les avoir en tête.

L'exposition, par son propos et sa vocation, semblait faite pour le MIR. Comment y est-elle arrivée, et comment y a-t-elle trouvé sa place concrètement?

Gabriel de Montmolin: L'exposition a été créée pour les immenses espaces du Centquatre à Paris, puis a voyagé dans les grandes salles médiévales à la Chartreuse d'Avignon. C'est là-bas que j'ai discuté de la possibilité de faire venir l'exposition au MIR avec Frédéric Boyer, que je connais bien pour avoir travaillé avec lui lorsque j'étais éditeur. Ici, il s'agit de faire entrer des écrans, du son, et toute une technologie dans des salons du 18^e siècle. Il nous faut imaginer la même immersion, mais en miniature. On aura quand-même la possibilité de projeter trois films sur des murs de 8m/10m/8m dans la grande salle, remasterisés pour la configuration du MIR: "La Création du monde", "l'Arche de Noé" et "le Cantique des cantiques".

Les 11 vidéos sont pensées pour une immersion thématique: "La chute de Jéricho" sera notamment projetée dans la salle des guerres de religions en France, l'épisode de l'Exode passera dans la salle de l'exil et du refuge, et pour l'histoire de Jonas, avalé par le poisson, on recréera le ventre de l'animal dans une salle capitonnée. On laisse une place à l'inspiration, avec des petits clin d'œil dans les vitrines de l'exposition permanente, par exemple en glissant un dessin de Serge Bloch à la place d'un livre ancien, et toutes les Bibles du 16^e siècle seront ouvertes sur l'un des 11 passages traités dans les films. Finalement, Serge Bloch va réaliser des fresques originales sur les murs de cette vénérable maison, en s'inspirant des ressources que peuvent



Moïse ©Serge Bloch

donner un mur. Ces éléments créeront une synergie entre l'exposition temporaire et l'exposition permanente.

Ce qui ressort, tant dans les propos des artistes au sujet du livre "Bible. Les récits fondateurs" que dans la communication autour de l'exposition, c'est l'aspect narratif plutôt que religieux. Les 35 récits ont été choisis pour leur popularité, leur qualité d'histoire que l'on se raconte. Quelle place garde la religion dans cette exposition?

On insiste sur sa vocation culturelle plutôt que religieuse, car les gens ne savent plus exactement ce qu'est la Bible. Un livre de piété, de foi? Elle l'est pour une catégorie de personnes. Mais indépendamment de cela, elle est un socle littéraire de notre culture, qui a imprimé toutes sortes de comportements culturels dans l'histoire.

La façon dont Frédéric Boyer et Serge Bloch restituent les textes est intéressante, ils les traduisent dans leur langage, sans chercher à ce que ça corresponde à l'intention de départ. Il ne s'agit pas de dire "voilà exactement ce qui s'est dit", mais "voilà comment on peut le recevoir". C'est une façon de traiter artistiquement et littérairement les grands textes du passé. C'est ce que met en avant le Musée international de la Réforme: la façon dont, au cours des siècles, les uns et les autres ont reçu les témoignages culturels, artistiques et sociaux de tout ce qui a trait à la Réforme et au christianisme. "La Bible" de Frédéric Boyer et Serge Bloch est destinée à tous ceux qui s'intéressent à comprendre quel est l'héritage de ce témoignage autant culturel que religieux. Les grands récits de notre culture, la Tour de Babel, le Déluge, font partie d'un patrimoine que l'on a tendance à oublier aujourd'hui. Le rôle de notre musée est de le rappeler, et à travers les expositions temporaires, de montrer quelle est la réception de ces témoignages aujourd'hui, hors de toute préoccupation religieuse.



Cain et Abel ©Bayard

On a raconté ces histoires de tout temps, aux adultes et aux enfants, aux croyant-e-s et aux athées. Vous-même, en tant que théologien, y a-t-il quelque chose qui vous a marqué dans cette version de la Bible?

Pour moi, c'est une des réceptions les plus réussies de la Bible aujourd'hui. Avec des tournures de phrases toutes simples, avec des dessins rapides et des collages vifs Frédéric Boyer et Serge Bloch arrivent à restituer la profondeur du texte. Ce sont des gens inspirés. Cela fonctionne pour tous les âges, et on ne se lasse pas de voir ces petits films.

Ce que j'ai aimé aussi dans cette façon de retraduire la Bible dans un langage contemporain c'est que la violence qui existe dans ces récits n'est pas cachée. Si on prend l'histoire de Cain et Abel par exemple, c'est tout de même Cain qui tue son frère. Et l'animation est assez rouge! On est souvent tenté de lénifier les récits religieux, d'imaginer qu'ils sont gentils. Alors que ces grands récits d'il y a plus de 2000 ans sont là non pas pour cacher la violence mais pour l'expliquer, et expliquer la souffrance, la difficulté, les guerres. Ils sont des récits d'origine de la condition humaine, et je pense que Frédéric Boyer et Serge Bloch ont trouvé le bon ton et la bonne posture pour le restituer.

Que voulez-vous que les gens retiennent de cette exposition?

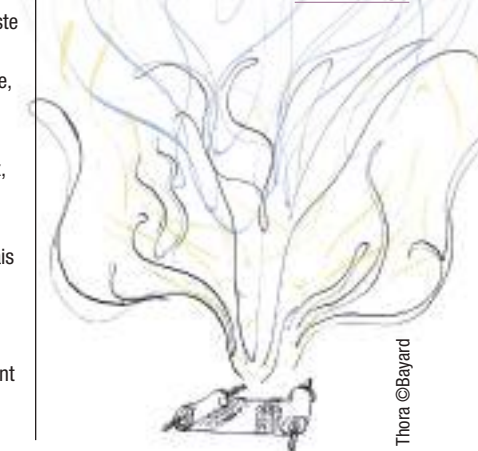
Un musée n'est pas là pour faire la leçon. Il est là pour créer de l'émotion, pour permettre à chacun de créer son rapport au passé, en s'arrêtant sur un objet ou un autre, en réfléchissant sur ce qui s'est fait dans les siècles passés ou aujourd'hui. Cette exposition aidera à restaurer une culture à propos de la Bible et ses grands récits, qui ont une présence importante dans l'histoire de l'art, qui sont encore dans notre langage courant mais n'ont plus tellement de contenu. C'est une bonne façon de se les réapproprier et de se souvenir de ce qu'ils voulaient dire. Grâce à ce livre et ces films, et grâce à sa suite sur le Nouveau Testament, qui est prévue, l'idée est d'arrêter les gens sur le passé, de leur faire redécouvrir ces textes et peut-être même de leur donner envie de les relire.

J'espère que grâce à cette exposition les gens pourront se souvenir ou comprendre que les histoires bibliques sont passionnantes et fantastiques, pleines de rebondissement, à la fois exotiques et à la racine de notre culture.

Il était plusieurs fois – Ève, Noé, Moïse et beaucoup d'autres

Du 25 janvier au 19 mai 2019
Musée international de la Réforme

www.mir.ch



Thora ©Bayard

Maestro et élèves d'une même impulsion

Le 22 janvier, Maxim Vengerov et les Solistes de la Menuhin Academy accueilleront le public dans leur lieu de résidence à l'année, le Rossey Concert Hall. Une occasion de voir le maestro parmi ses étudiants, jouer d'un même souffle. Tenant le rôle de chef d'orchestre lors de ce grand concert de gala, Maxim Vengerov sera tour à tour soliste ou premier violon, dans des œuvres de Chostakovitch, Mendelssohn et Tchaïkovski choisies pour mettre en valeur l'émotion et la virtuosité des jeunes solistes.

Texte et propos recueillis par Katia Meylan

Depuis sa création, la Menuhin Academy (IMMA) a pour vocation de rassembler des jeunes musicien-ne-s talentueux-ses et de permettre à chacun-e de pratiquer la musique de chambre tout en développant son potentiel de soliste. Elle s'y est attelée avec succès jusqu'à aujourd'hui. Toutefois, dans la course actuelle du monde, l'académie se doit de prendre un nouveau tournant, et c'est sous l'impulsion de Maxim Vengerov et de Charles Méla, son président depuis juin dernier, qu'elle l'abordera. Pour en savoir plus, nous avons rencontré M. Méla, qui commence par retracer l'histoire de la Menuhin Academy.

Avant de devenir orchestre en résidence du Rossey Concert Hall, la Menuhin Academy a tissé son histoire dans diverses régions de Suisse. Elle fut fondée en 1977 à Gstaad par le violoniste prodige Yehudi Menuhin et par Alberto Lysy, qui en fut le directeur artistique durant trente-et-un ans. Prenant rapidement de l'ampleur, l'académie fut invitée à s'installer à la Villa Nestlé à Blonay et y resta pendant 25 ans, avant d'être un temps pensionnaire du Château de Coppet. À la mort de Lysy, en 2009, une période de flou avait laissé l'académie sans personne à sa tête. En 2012, Maxim Vengerov accepte d'en devenir le directeur artistique. L'IMMA devient officiellement l'orchestre en résidence du Rossey Concert Hall en 2015, un an à peine après l'inauguration de cette salle prestigieuse dans la région du Léman.

Lord Menuhin, dans sa vision humaniste, avait imaginé une académie qui réunirait des jeunes talents venant de tous horizons, leur offrant les meilleures conditions pour travailler leur instrument, sans demander aucun frais de scolarité aux élèves afin de permettre une admission basée sur des qualités musicales intrinsèques. En reprenant la direction artistique, Maxim Vengerov perpétue cet héritage humaniste. Son don, ainsi qu'une vie entière consacrée à la musique, l'investissent d'une mission: celle de transmettre son savoir et de contribuer à une œuvre de paix. En tant que professeur, il prend le temps de se rendre régulièrement au Rossey et d'y rester plusieurs jours pour donner des Masterclass. "Il a la passion

d'enseigner, il fait ce que souvent les grands violonistes ne font pas: il livre ses secrets. Comment obtenir une qualité de vibrato particulière, comment se tenir... car il a à cœur de former un ensemble exceptionnel", remarque Charles Méla. "La Menuhin Academy réalise la prouesse de réunir des traditions totalement différentes en un ensemble soudé, unique, avec une couleur musicale tout à fait particulière. C'est à la fois un modèle de solidarité et de tolérance réciproque", s'émerveille le président, qui a l'occasion d'entendre les quinze étudiant-e-s à l'œuvre lors des répétitions et aime à observer leurs progrès lors des Concerts du dimanche régulièrement donnés au Rossey, en entrée libre.

Ces quinze heureux-ses élu-e-s sont trié-e-s sur le volet par Maxim Vengerov lors d'invitations dans les grands concerts ou les écoles prestigieuses à travers le monde. Il organise aussi des séances de recrutement, conseillé par Oleg Kaskiv, premier violon, formé à l'académie en 1996, et par Rostyslav Burko, assistant de direction et violoncelliste.

En arrivant sur ce point, Charles Méla se permet une petite digression historique – pour mieux revenir sur les valeurs de l'IMMA. Il nous fait remarquer que Kaskiv et Burko sont tous deux originaires de la ville de Lviv. Pour l'homme de lettres, ce n'est pas un hasard si plusieurs musiciens viennent de cette région dans laquelle ont pu se mêler tous les dialectes et peuples d'Europe; fondée au 13^e siècle comme capitale de la Galicie, avant de devenir polonaise du 14^e au 18^e siècle, autrichienne jusqu'en 1918, polonaise à nouveau pendant vingt ans, elle se trouve aujourd'hui en Ukraine. "Ces origines sont concrètes, la passion que l'on a pour la Menuhin n'est pas simplement le fait d'avoir des virtuoses exceptionnels – ce qui n'est pas rien –, mais aussi le fait qu'elle soit composée de strates d'une histoire commune. Au point de départ, on a l'histoire de l'Europe, qui s'ouvre aujourd'hui à tous les continents, et c'est comme ça qu'on trouve réunis dans l'IMMA un Ukrainien, une Polonaise, un Espagnol, une Serbe, un Chinois, un Finlandais, des Japonais et une Canadienne.

C'est dans la lignée de cette formation d'excellence que Maxim Vengerov confie son projet à Charles Méla: les conditions de notre monde ont changé et de nos jours, on ne peut plus se contenter d'être virtuose. Il faut ajouter d'autres dimensions à son art: la composition, la direction d'orchestre pour acquérir la perception de l'ensemble, l'improvisation, l'ouverture au jazz... les langues, même, puisqu'une carrière de musicien se joue à l'international, ainsi que des notions plus concrètes d'économie et de droit pour savoir la gérer.

C'est une révolution pour l'IMMA, un nouveau planning d'étude et des liens avec des professeurs éminents dans différents domaines que conçoit Maxim Vengerov. Un défi auquel Charles Méla se trouve confronté en tant que président, et dont il mesure l'importance puisque ce Chevalier de l'ordre des Palmes académiques nous confie avoir lui-même été toute sa vie marqué par des enseignants.

Le concert de gala qui aura lieu le 22 janvier au Rossey Concert Hall à Rolle sera l'occasion pour le grand public de découvrir Maxim Vengerov, l'un des plus grands violonistes de notre époque, et qui sait, de susciter un coup de cœur chez des mécènes qui permettraient d'offrir à une telle excellence les moyens financiers de se développer. En plus des solos du maestro, le public découvrira les élèves en solistes dans des pièces de Tchaïkovski, notamment Chaofan Wang, qui vient de commencer sa première année à l'académie, ou encore Alice Lee, qui a dernièrement remporté le 2^e prix de la compétition Fritz Kreisler à Vienne. "On ne devrait plus voir un siège libre, et même des gens assis par terre!" plaisante Charles Méla. Mais il ne subsiste aucun doute sur le fait que sa foi en ce matériau rare est réelle.

Maxim Vengerov et les Solistes de la Menuhin Academy

Le 22 janvier à 20h15
Le Rossey Concert Hall, Rolle

www.rosseyconcerthall.ch

Voyage spatial et poétique au POCHE/GVE

Marina Skalova ©Sophie Kandaouroff

En février et mars, le POCHE/GVE vous emmène dans l'espace avec "La chute des comètes et des cosmonautes" de Marina Skalova, mis en scène par Nathalie Cuenet. Une quête de sens et d'identité dans un monde post-URSS, en forme de *road trip* poétique qui dérive en voyage cosmique. Auteure en résidence et dramaturge au POCHE/GVE pendant la saison 2017/2018, lauréate du Prix de la Vocation en Poésie pour "Atemnot (souffle court)", Marina Skalova, également traductrice, anime régulièrement des ateliers d'écriture et aime lire ses textes en public. Rencontre.

Propos recueillis par Emmanuel Mastrangelo

Marina, pouvez-vous nous parler de votre parcours et de votre démarche?

Marina Skalova: Née à Moscou, j'ai vécu entre la France et l'Allemagne jusqu'à mes vingt-cinq ans. Après des études de littérature et de philosophie à Paris et Berlin, j'ai travaillé dans les milieux culturels et le journalisme quelques années. Diplômée de la Haute École des Arts de Berne en création littéraire, j'ai publié "Atemnot (souffle court)" pendant ma formation. Sont parus ensuite "Amarres" (L'Âge d'Homme), puis "Exploration du flux" (Seuil) cette année. Mes textes abordent les notions d'exil, d'étrangeté, d'altérité, sous des angles et des formes différentes. Mon approche est avant tout poétique, et se décline selon d'autres formes, récit pour "Amarres", essai poétique pour "Exploration du flux".

"La chute des comètes et des cosmonautes" est votre premier texte théâtral. Avez-vous abordé autrement l'écriture, ou cherchez-vous à abolir les frontières entre les genres littéraires?

Poésie, récit ou théâtre, c'est d'abord de l'écriture. J'avais beaucoup travaillé l'oralité et la musicalité dans "Exploration du flux"; là aussi, je développe de longs monologues, des flux d'écriture. Des hasards éditoriaux peuvent parfois déterminer le genre attribué à un texte: un même texte peut se retrouver étiqueté comme théâtre ou comme poésie en fonction de l'éditeur qui l'accepte... Mais l'écriture théâtrale a ses spécificités, ses contraintes d'espace et de temps, de représentation, de rythme... L'endroit littéraire où je travaille se trouve à la frontière entre les genres. Les auteurs qui m'ont marquée, Jean Genet, Elfriede Jelinek, Bernard-Marie Koltès, sont à la fois poètes et dramaturges. Je voulais m'essayer à ce type de langue théâtrale très poétique: c'est un prolongement logique et passionnant de mon

travail, une attention à la langue incarnée, à sa matérialité et à sa dimension musicale, qui ont besoin d'espace pour se déployer. Je travaille beaucoup mes textes oralement, je me les lis, j'en cherche l'intonation, je place les ponctuations.

Complémentaire à l'idée de frontière, le flux, celui des personnes, des fluides corporels, des mots, est un thème qui imprègne vos textes. Comment cette idée de flux se traduit-elle dans l'écriture?

Je procède par réseau d'images et de sonorités s'engendrant les unes les autres, par métaphores tissées. Dans mes deux derniers textes, une forme de délire métaphorique permet d'élaborer une explication du monde. "Exploration du flux" porte attention au langage, à la déconstruction du sens des mots, jusqu'à l'absurde. Dans "La chute des comètes et des cosmonautes", l'explication pseudo-scientifique de phénomènes naturels tient de la métaphore, par laquelle les personnages essaient de s'expliquer ce qui leur arrive. L'idée de frontière est à la fois géographique et psychique: les personnages, qui manquent de repères, atteignent leurs limites en traversant la frontière. La pièce conduit peu à peu à un choc entre les deux paroles, celles des personnages, qui se fondent l'une dans l'autre, perdent leur individualité, en même temps que la forme va vers l'éclatement, l'indistinction. À travers le voyage de Berlin à Moscou d'un père et sa fille, qui ont tous deux subi un choc antérieur, l'effondrement politique pour lui et le déchirement amoureux pour elle, je questionne la liberté fantasmée à la chute de l'URSS, ces promesses de l'Occident auxquelles ont cru la génération de mes parents, face à la réalité de cette liberté qui ne serait en fin de compte qu'éparpillement et solitude. Qu'est-ce qu'un individu dans le monde actuel, une forteresse abandonnée à son propre sort?

Comment apprendre à être cet individu dans une société libérale, lorsqu'on vient d'un système collectiviste et que tous les repères et les valeurs dans lesquels on s'est construit ont explosé du jour au lendemain? La métaphore cosmique du texte et les jeux de langage cherchent à donner corps à cet éparpillement, cette atomisation — en atomes qui composent l'univers.

Le processus créatif vient-il d'abord du texte, de la langue, ou pensez-vous d'emblée en terme de vision scénique?

J'écris clairement à partir de la langue et de ses images. La pièce est construite de façon assez classique, les scènes prennent place dans des chambres d'hôtel, dans une voiture jusqu'à l'éclatement final, dans l'espace. En écrivant la scène, je visualise le lieu fictionnel de l'action, mais pas forcément l'espace du plateau et ses possibilités. Je préfère séparer les rôles, être clairement auteure sans me mêler de mise en scène. Je me suis intéressée à la mise en scène lorsque j'ai travaillé comme dramaturge: la frontière peut s'estomper entre intervention dramaturgique sur le texte et projection de ses propres images sur scène. Je peux développer mon imaginaire, mais diriger n'est pas ce que j'ai envie de faire; c'est déjà compliqué de travailler avec soi-même... Avec Nathalie Cuenet, la metteuse en scène, nous avons beaucoup échangé sur le texte. Puis nous avons eu besoin de travailler chacune de notre côté, de façon à avancer sans les commentaires de l'autre. Je trouve bien de laisser son texte entre les mains d'une personne qui le fasse vivre.

La chute des comètes et des cosmonautes

Du 4 février au 17 mars au POCHE/GVE

www.poche---gve.ch
www.marinaskalova.net

C'est parti pour la 20^e édition du Black Movie!

En plus de marquer une nouvelle année, le mois de janvier est synonyme de rendez-vous cinématographique d'importance à Genève: le Black Movie Festival International de Films Indépendants est effectivement réputé pour sa programmation audacieuse, éclectique et surtout passionnée qui donne la parole à des films internationaux minoritaires. La programmation de cette 20^e édition reste fidèle à elle-même, en incluant des nouveautés attrayantes pour célébrer cet anniversaire.

Texte: Nastassja Haidinger

Les habitué-e-s le savent bien: pendant dix jours, une large sélection de films est projetée dans différentes salles, regroupée en sections thématiques. Les films sélectionnés proviennent des quatre coins du monde, et ont cette particularité d'être passés entre les gouttes des grands circuits de distribution. C'est pourquoi les

festivalier-ère-s ont souvent eu la primeur de certaines réalisations africaines, orientales, asiatiques et sud-américaines, dont les cinéastes ont été par la suite récompensé-e-s dans plusieurs festivals à travers le monde. Les réalisations se déclinent sous de nombreuses formes, de la fiction à l'animation, en passant par le documentaire et le cinéma expérimental, et en incluant des longs et des courts métrages.

Les cinéastes sont aussi de la partie, étant toujours une vingtaine à se déplacer pour venir présenter leur œuvre et pour échanger directement avec le public à l'occasion des fameux "Q&A" (questions-réponses) et des Nuits Blanches qui débutent à l'heure de l'apéro. En parallèle, tables rondes et masterclasses sont l'occasion de réfléchir aux projections et aux problématiques qu'elles soulèvent. Les plus jeunes ne sont pas en reste, puisque le festival organise chaque année le Petit Black Movie, dont la programmation

comprend toujours des sujets à la fois essentiels et poétiques.

Pour sa 20^e édition, le festival confirme son rayonnement global, en convoquant des œuvres qui ont transité entre autres par l'Argentine, le Danemark, la Syrie, le Sénégal, mais aussi le Japon et le Kirghizistan. À côté de productions récentes, à l'image de "Hotel by the River" du prolifique Hong Sang-soo, conte hivernal où différents personnages se réunissent et interagissent dans un hôtel à l'écart du monde, le festival propose cette année, en l'honneur de son anniversaire, une section "Carte blanche à...", soit une sélection de films choisis par des cinéastes étant déjà passé-e-s par le festival. Edouard Waintrop, qui a dirigé la Quinzaine des Réalisateurs à Cannes, participera à l'opération en proposant six films de la Quinzaine, dont le thriller métaphorique de Pablo Larraín, "Neruda", qui retrace un épisode singulier de la vie du grand poète chilien du siècle dernier.

En plus des cartes blanches, d'autres projets célèbrent cette 20^e édition. Une exposition de photographies de Mehdi Benkler, sous la forme d'un *blow up* de portraits de cinéastes, sera présentée du 2 au 28 janvier à proximité du Pont Wilsdorf. Un programme sera diffusé dans une salle virtuelle provenant de l'univers Second Life, imaginée par l'artiste Cetuss, tandis qu'une autre exposition nous présentera des marionnettes et des décors filmiques du Petit Black Movie.

Du 18 au 27 janvier, c'est à un voyage autour du monde que vous convie le festival. Laissez-vous surprendre et immergez-vous!

www.blackmovie.ch



"Neruda", de Pablo Larraín, 2016, Chili, Argentine, France, Espagne, USA

Approchez Mesdames et Messieurs!

Darling, how about going on vacation to Switzerland!? Londres, 1852. Dans la capitale anglaise, un show est donné tous les soirs à l'Egyptian Hall. "Le spectacle du Mont-Blanc" imaginé par l'écrivain et showman Albert Smith présente pour la première fois la montagne comme un lieu d'intérêt touristique. Pas moins d'un million de londonien-ne-s découvrent les Alpes suisses à travers ces représentations qui furent à l'affiche pendant 7 ans. Au Musée du Jeu, l'exposition "Albert Smith. Le spectacle du Mont-Blanc" retrace les composantes d'un succès marketing.

Texte: Katia Meylan

Oui, marketing, et c'est même indirectement l'une des raisons pour laquelle l'exposition trouve sa place au Musée du Jeu. En effet, de ses voyages entre l'Angleterre, la France et la Suisse, Albert Smith tire non seulement un show, mais imagine toute une diversité d'objets promotionnels – et notamment des jeux.



Photo: Céline Michel

D'abord mise en scène au Museo Nazionale de la Montagna à Turin, l'exposition est désormais accueillie à la Tour-de-Peilz, grâce à une collaboration entre les deux institutions.

Au travers de textes, d'illustrations, d'objets originaux et d'une reproduction de l'Egyptian Hall, on entrevoit à quel point "Le spectacle du Mont-Blanc" était grandiose. Le théâtre apparaît dans des atours de chalet suisse, le programme du show était imprimé sur des éventails en papier qu'on distribuait aux spectatrices... on nous dit même qu'Albert Smith entraînait en scène sur une luge tirée par des Saint-Bernards! Dans le fond du théâtre, des illustrations réalisées par William Beverly, compagnon de voyage de Smith, étaient projetées telles des "ancêtres du Powerpoint", plaisante Ulrich Schäder, directeur du musée.

Les illustrations de Beverly ont servi pour la plupart des *goodies* que l'on peut admirer dans l'exposition: une lanterne magique sur verre, une *peep show* didactique qui permettait aux enfants d'observer, à travers une lentille, une reproduction miniature du théâtre, ou encore un jeu de l'oie dont les règles s'amusaient à coller au périple romancé de Smith: de la première case à Londres jusqu'à la case gagnante du sommet du Mont-Blanc, les joueur-euse-s revivent Paris, Genève, le col du Grand-Saint-Bernard, Chamonix, sans oublier la fameuse ascension.

Ce "merchandising alpin" constitue une imagerie de clichés qui contribuèrent à populariser le tourisme en Suisse auprès des Anglais au début du 20^e siècle.

Ainsi, le Musée du Jeu s'applique comme de coutume à résonner avec un sujet d'actualité: la question de l'accès aux lieux naturels et historiques au tourisme de masse.



Photo: Céline Michel

Nouvelle exposition permanente

Le Musée du Jeu entamera dès mi-2019 un processus de renouvellement de son exposition permanente; la scénographie, imaginée par Lorenzo Greppi, sera ancrée dans notre siècle, conçue dans l'optique d'offrir au public une expérience ludique. La commune de la Tour-de-Peilz envisage de revaloriser son château et par là même, le lieu permettra au musée d'accueillir plus aisément les expositions temporaires.

Albert Smith. Le spectacle du Mont-Blanc

Du 23 novembre 2018 au 8 septembre 2019
Musée Suisse du Jeu, La Tour-de-Peilz

www.museedujeu.ch

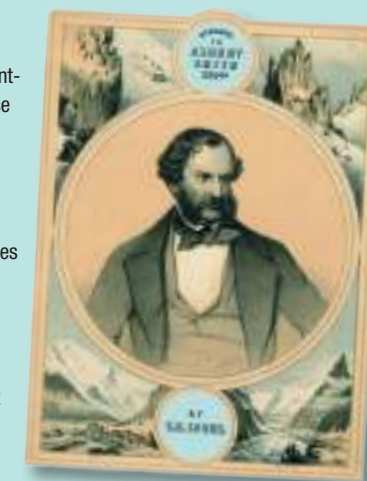




Photo © Louise Anne Bouchard

Marie Javet: au quotidien dans les livres

"J'en dis trop?" Marie Javet, dont la générosité coule à travers les mots, parle ouvertement de son parcours littéraire entre lecture, études et bénévolat, rythmé par l'écriture depuis son plus jeune âge. Elle compte à ce jour deux romans aux intrigues se déroulant dans la région lémanique et publiés par les Éditions Plaisir de Lire.

Texte: Sandrine Spycher

Dès le début de la discussion, on sent chez l'auteure une envie de partager son amour des livres. Née en France, Marie Javet arrive en Suisse à 17 ans pour effectuer avec succès une licence au sein de la Faculté des Lettres de l'Université de Lausanne, une formation dont elle rêvait depuis longtemps. "J'ai toujours été passionnée par la lecture, et l'écriture est venue très vite aussi", confie-t-elle. Elle se souvient en souriant de son enfance:

"Mes parents avaient beaucoup de livres et je puisais allégrement là-dedans". C'est ainsi qu'à 11 ans, la future auteure de romans noirs découvre, entre autres, Agatha Christie qui lui donne le goût du polar. La lecture d'un roman de Patrick Cauvin inspire alors sa toute première histoire. "En la relisant, je me suis un peu effrayée moi-même", avoue-t-elle. Marie Javet repose donc sa plume, mais le désir d'écrire ayant germé, il n'était plus possible de l'oublier.

Entre des années de bénévolat d'abord dans une bibliothèque aux États-Unis, puis dans une maison d'éditions en Suisse pour aboutir à un emploi chez un autre éditeur, le quotidien de l'auteure est nourri par les livres. Inspirée notamment par la lecture d'Umberto Eco, elle écrit un roman historique lors de son séjour aux États-Unis. "Je l'avais envoyé à quelques éditeurs français, mais il n'a finalement jamais été publié". Loin de se laisser décourager, elle continue d'écrire dès son retour en Suisse en publiant des chroniques littéraires sur un blog, de 2000 à 2012. "C'est resté en lien avec l'écriture, mais ce n'était pas de la créativité", explique-t-elle. Cette créativité, elle la retrouve peu après, avec la rédaction de "La Petite Fille dans le miroir", publié par les Éditions Plaisir de Lire en 2017. Dès lors, l'écriture devient sa seconde nature: "Une fois que je me suis remise dedans, je n'ai plus voulu arrêter". La preuve avec la parution de son deuxième roman, "Avant que l'Ombre...", en 2018 aux mêmes éditions.

Anticipant les prochains romans de Marie Javet, on ne peut s'empêcher de penser à une éventuelle série. Or, "avec les deux premiers romans, je sentais que c'était le moment de dire au revoir aux personnages. Tout ce qui était intéressant sur eux a été dit. Après, leur avenir leur appartient". En effet, l'auteure préfère explorer le passé des gens dans ses

romans. "Je pense que d'écrire sur un personnage qui a déjà vécu, ça lui donne une profondeur", indique-t-elle. "C'est lié à la part de mystère, car fouiller dans le passé d'un personnage peut révéler des choses intéressantes". Un passé qu'elle se plaît à faire ressurgir dans le présent des personnages qui ont eu "la possibilité, sur le moment, de ne pas faire face aux conséquences, mais qui sont plus tard confrontés à leurs démons".

Ses deux premiers romans sont constitués selon la même structure: récits alternés du présent et du passé. Les idées, comme les pièces d'un puzzle, "viennent pêle-mêle au moment où je conçois l'histoire, et c'est ensuite à moi de les mettre en place pour que tout fonctionne". Et c'est là tout l'art de l'écriture que Marie Javet maîtrise à merveille, puisque dans "une histoire avec une intrigue, on est obligé de savoir où on va, même s'il y a des éléments qui peuvent se greffer en cours de route". Remanier certains passages du récit fait partie d'un travail conséquent qui ne commence qu'une fois le premier jet du manuscrit achevé. Les commentaires et suggestions de la maison d'éditions sont aussi à

prendre en compte. "Ça ressemble un peu au jeu du mikado: on enlève une pièce mais il ne faut pas que l'édifice s'écroule".

Un tour de main réussi dans des romans qui déploient des intrigues mystérieuses que personnages et lecteur-trice se partagent. Et si l'énigme y est bien présente, reste la question du genre. Des polars? "Je suis beaucoup inspirée par la littérature anglo-saxonne où il y a une définition plus large de ce qu'est le roman noir. Je dirais gris pour "La Petite Fille dans le miroir", gris foncé pour "Avant que l'Ombre..." et noir pour le prochain, mais ce sera plus du thriller que du mystère". Actuellement en cours d'écriture, ce prochain roman "sera en trois parties, selon trois points de vue, mais avec une seule histoire qui tourne autour d'un personnage assez peu sympathique". Voilà de quoi nous faire saliver d'impatience en attendant la publication de ce troisième polar; le temps, peut-être, de (re)lire les deux précédents.

www.mariejavet.com



Avant que l'Ombre..., Éditions Plaisir de Lire, 2018

La Petite Fille dans le miroir, Éditions Plaisir de Lire, 2017

Toutes voiles dehors avec Jacques Gamblin

Qu'ont en commun un comédien et un navigateur? Bien plus qu'on le croit. Le sport, comme le théâtre, sont des disciplines-passions. Toutes deux requièrent de la persévérance, de l'entraînement, une pugnacité certaine, l'envie de se dépasser.

Texte et propos recueillis par Julia Jeanloz

Dans "Je parle à un homme qui ne tient pas en place", Jacques Gamblin nous livre sa correspondance avec le navigateur Thomas Coville, alors en lice pour le record du monde à la voile en solitaire: l'histoire de deux hommes dont les solitudes se rencontrent au fil des échanges intimes traversés par des notes d'humour. Les deux comparses se connaissent depuis à peine une année, et pourtant, Jacques Gamblin fait partie des cinq privilégiés à qui Thomas Coville a donné l'e-mail du bord. De là naîtra une amitié hors norme entre un homme à terre et un homme en mer...

En 2014, après trois échecs, Thomas Coville s'est lancé une nouvelle fois à l'assaut du record du tour du monde en solitaire. Durant trente jours, Gamblin lui écrit sans relâche, le soutenant au long de l'itinéraire. D'abord timidement, avec économie, l'homme de théâtre raconte sa tournée en France, narre des épisodes de sa vie quotidienne. Se heurtant à un silence radio de la part de son interlocuteur des mers, Gamblin est pris de doutes: Coville reçoit-il ses mots? Si oui, comment? La relation à l'autre en dit long sur la relation à soi.

Pourtant, la tentative sportive de Coville se solde à nouveau par une défaite. Après près de deux semaines, contraint de faire demi-tour à cause de l'anticyclone de Sainte-Hélène, Coville abandonne et se manifeste enfin à Gamblin. Et soudain, le héros mis à mal dans son périple maritime renaît sous la forme de l'écrivain. L'occasion, pour Coville, de se questionner sur sa relation à la victoire et à l'échec à travers des paroles émouvantes, probablement cathartiques aussi.

De cet échange naît le spectacle "Je parle à un homme qui ne tient pas en place". Sur les planches – comme devant la caméra –, Gamblin brille par son ingéniosité.

Le co-auteur et interprète de "Je parle à un homme qui ne tient pas en place", qui a remporté en 2018 le Molière du comédien pour "1 heure 23'14" et 7 centièmes", propose un spectacle qui témoigne d'une confiance étroite dans la relation humaine. Rencontre.

À quel moment l'idée de votre dernier spectacle a-t-elle germé dans votre esprit?

Jacques Gamblin: Quand j'ai relu tous ces courriers plus d'un an après. Je me suis dit que c'était une histoire rare, qu'il y avait quelque chose à transmettre avec cette histoire d'amitié. D'autre part, il y avait comme une dramaturgie naturelle dans les événements qui se produisaient sur ces trente jours. Le fait qu'il ne me répondait pas, au début, faisait qu'il y avait

du suspense, qui est toujours indispensable quand on veut faire un spectacle. Ensuite, il a fallu faire relire tous ces textes à Thomas et lui proposer de faire du théâtre avec, ce qu'il a accepté. Mais ce n'est pas une écriture qui était destinée à cela au départ.

Dans votre livre éponyme, vous mentionnez le fait d'écrire sans attendre de réponse en retour. À quelle fragilité vous exposez-vous à travers cette démarche?

C'est très bizarre, vous savez, le silence. Je crois que tout le monde connaît ça. Quand on laisse un message à quelqu'un et qu'il ne répond pas, on se pose deux questions: Est-ce qu'il l'a reçu? Et, s'il l'a reçu, comment l'a-t-il reçu, pour ne pas me répondre? Est-ce qu'il n'avait pas le temps, que ces courriers-là ne lui donnaient aucun plaisir? Évidemment, c'était extrêmement fragile. J'ai commencé tout doucement à l'accompagner dans son record. À un moment donné, j'ai dit: dis-moi juste si tu reçois, un petit oui. J'avais des indices, une captation vidéo qui me permettait de savoir qu'il recevait mes messages. Plus tard, il m'a envoyé un SMS très fort. Mais cette inquiétude-là, elle se renouvelait quotidiennement, car ce n'est pas parce qu'il a reçu hier qu'il va recevoir aujourd'hui. Ça met en jeu la relation et ce besoin de l'autre. On ne sait rien de l'autre s'il ne communique pas. Ça donne de la fragilité à l'écriture et à la relation.



Photo: Yannick Perrin

Le spectacle témoigne de ça, aussi. Parce que c'est un spectacle pieds-nus, c'est un spectacle où il y a du dévoilement. Quelque chose qui se présente à nous, qui est de l'ordre de la vérité, cette parole entre ces deux hommes, qui parlent vrai.

Votre titre, c'est "Je parle à un homme qui ne tient pas en place". Dans quelle mesure cet homme qui ne tient pas en place fait aussi référence à vous?

Bien sûr, je suis aussi quelqu'un qui aime le mouvement. Dans l'écriture, dans mes spectacles, ça se voit. Quand on parle à l'autre, on se parle aussi à soi-même. On tente de valider, dans ce qu'on dit à l'autre, des propos qui nous concernent. On cherche, à travers le regard de l'autre, une validation de ce qu'on est en train de lui dire. C'est quand même souvent vrai, dans la communication. Elle sert à se connaître soi-même. C'est une sensation que j'ai eue en naviguant. En donnant une position, on n'est

déjà plus à cette position, même s'il y a très peu de vent et qu'on avance très lentement. Le titre vient aussi de là. J'aime bien, quand je suis en mer, imaginer que les gens, ma famille, mes amis ne savent pas tout à fait où je suis. C'est si rare avec les moyens de communication actuels. Ça me rend plutôt joyeux de ne plus être là où il est dit que je suis au moment où je le dis.

En termes de caractère, l'un comme l'autre, on est des gens qui bougeons beaucoup de par notre métier. Je suis beaucoup en mouvement, en tournée ou en tournage. Et aussi, parce que je ne tiens pas en place dans ma tête. Je suis toujours à penser à de nouvelles idées de jeu, de spectacle. Donc, il y a une forme de miroir dans cette écriture, je suppose. À un moment donné, il le reçoit comme tel et il dit que c'est ça qui lui fait du bien. Au moment où ça tombe, ça tombe fort. C'est-à-dire qu'il a l'impression, pour la première fois, d'être entendu, au prix de ne pas avoir besoin d'expliquer ce qu'il est en train de vivre. C'est aussi ça, l'alchimie d'une relation!

Je parle à un homme qui ne tient pas en place

Le 29 janvier à 20h, Le Reflet - Théâtre de Vevey
Le 31 janvier à 20h, Théâtre de Beausobre, Morges

www.beausobre.ch



Photo: Nicolas Gerardin

Le Musée de la Chaussure: un pied dans l'Histoire et un pied dans le cuir

Le 25 octobre 2018, le Musée de la Chaussure de Lausanne a fêté ses 15 ans d'existence et prévu plusieurs surprises durant l'année à venir pour marquer l'évènement. Entretien avec Serge et Marquita Volken, directeurs d'un musée atypique niché au cœur des ruelles du Rôtillon.

Texte: Florian Mottier

Le Musée de la Chaussure se cache timidement dans le labyrinthe des ruelles du quartier du Rôtillon. Bordé par l'escalier des Savetiers, la ruelle des Tanneurs et voisin du Café des Artisans, il semble s'inscrire parfaitement dans la toponymie locale. "Il faut dire que le quartier du Rôtillon a historiquement toujours été un quartier de tanneries" précise Serge Volken, qui nous fait découvrir le musée. Pas plus grand qu'une échoppe, son unique pièce est remplie de reproductions de chaussures de la Préhistoire au 18^e siècle. Or il y a dans ce musée de quoi séduire amateurs et curieux puisque selon les mots du directeur: "on peut tout toucher, sauf le guide!".

Relier un geste, un objet et une histoire

Car plus que d'un objet, le Musée de la Chaussure se fait aussi le conservatoire d'un geste: celui du cordonnier. Un établi et ses outils occupant un des pans du mur permettent d'ailleurs de se familiariser avec les alènes, les pieds-enclumes et autres demi-lunes qui sont indispensables pour couper, parer, percer, coudre et assembler les précieux morceaux de cuir. "Le musée est la partie la plus visible

de notre activité, mais nous avons également un atelier dans lequel je travaille le cuir et un centre de recherche et de conservation dans lequel nous analysons les trouvailles archéologiques qui nous sont amenées" explique Serge Volken.

C'est ici qu'interviennent les talents de Marquita Volken, docteure en archéologie et qui s'est spécialisée dans la calcéologie, l'étude des cuirs historiques. "Certaines trouvailles qui nous sont envoyées sont parfois uniquement composées de fragments à peine reconnaissables" explique-t-elle. Une fois les pièces conservées et documentées, la calcéologue réalise parfois une reproduction en cuir permettant de montrer l'état d'origine de la pièce et d'enrichir les collections du musée.

Des sandales préhistoriques aux "chopines" vénitiennes

Difficile donc, en visitant le musée, de ne pas tomber sous le charme



© Musée de la Chaussure

d'une structure dont l'exiguïté n'a pas empêché de mêler la muséographie à la recherche en passant par le maintien d'un artisanat en voie de disparition. Il est ainsi particulièrement intéressant de voir comment un objet du quotidien s'inscrit dans le temps long et la manière dont il a évolué au gré des modes et des innovations techniques. Quant à l'objet qui a le plus retenu notre attention, il s'agit sans aucun doute des "chopines"; des bottines-plateformes vénitiennes du 17^e siècle dont les semelles élevaient parfois leur propriétaire de 70 centimètres!

Les collections du musée sont visitables gratuitement sur demande via le site:

www.shoemuseum.ch



© Musée de la Chaussure

Dominique Ziegler revient sur les planches avec son spectacle "Ombres sur Molière", une fiction historique basée sur l'"Affaire Tartuffe", écrite dans les règles classiques de l'art dramatique du 17^e siècle que le maître lui-même n'aurait sûrement pas reniée.

Texte: Anais Mansouri

Nous sommes en 1664. Fraîchement installés au château de Versailles, Jean-Baptiste Poquelin – dit Molière – et sa troupe se sont remis au travail. Mais la mort d'un ami comédien, excommunié pour n'avoir pas renié son métier avant de trépasser, va pousser le dramaturge à écrire une nouvelle pièce pour le roi. Celle-ci s'en prend à certains membres du clergé, imbus d'une morale et d'une hypocrisie à géométrie variable. Pour échapper aux foudres ecclésiastiques, Molière fait la distinction entre le vrai et faux dévot: le Tartuffe est né.

Le pari semble gagné. La première représentation du "Tartuffe" est un triomphe et reçoit même l'approbation du roi. Mais très vite, la reine-mère et la Compagnie du Saint-Sacrement – une confrérie jésuite influente – lancent une violente campagne de dénigrement contre Molière. Alors qu'il est confronté à l'adversité politico-religieuse et professionnelle, Molière voit également sa vie privée se décomposer; en effet, il trahit sa fidèle compagne de vingt ans au profit de la jeune sœur de celle-ci.

L'ombre éternelle de la censure

L'"Affaire Tartuffe" est emblématique de la problématique du lien entre l'art et la politique, du rapport de l'artiste au pouvoir. La liberté d'expression artistique de Molière se retrouve ici confrontée à l'attitude ambiguë du roi, aux rivalités des différentes cours et à l'influence du réseau de catholiques intégristes au sommet de l'État.

Le projet porte en lui plusieurs histoires: celle de l'artiste, celle d'un homme, celle de la condition sociale et celle d'un roi. Située à une période où l'art dépendait très



Photo: © David Depierreaz

Tartufferies et rimes à foison dans "Ombres sur Molière"

souvent des pouvoirs politiques, "Ombres sur Molière" reste un sujet brûlant d'actualité, quel que soit le type de régime politique ou religieux.

Hommage stylistique à Molière

Après avoir écrit sur Calvin ("Le Maître des minutes"), Rousseau ("Le Trip Rousseau") et Jean Jaurès ("Pourquoi ont-ils tué Jaurès?"), Dominique Ziegler a repris sa plume pour raconter l'"Affaire Tartuffe". Pour concevoir "Ombres sur Molière", le dramaturge genevois a consulté de nombreux documents historiques. Il en résulte une pièce qui retrace les événements en se plaçant du point de vue de Molière.

La pièce est écrite en suivant la plupart des règles de l'alexandrin classique et en tentant de respecter l'unité de temps et de lieu. Si les règles stylistiques sont fidèlement suivies, la difficulté du metteur en scène a été de réussir à condenser l'"Affaire Tartuffe" - qui dure près de 5 ans - en une unité de temps cohérente. Comme Molière avant lui, Dominique Ziegler résout le problème en s'affranchissant en partie des règles classiques en insérant des ellipses de plusieurs semaines. En revanche, l'unité de

lieu reste constante: toute l'action se déroule dans une pièce du château de Versailles.

"Ombres sur Molière" rend un hommage modeste au dramaturge. Les thématiques abordées rendent la pièce actuelle, malgré les cinq siècles qui nous séparent des événements. L'intrigue montre que le combat de l'artiste se double du combat de l'homme.

"Ah! pour être dramaturge, il n'en est pas moins homme."

Ombres sur Molière

Le 11 janvier au Théâtre Benno-Besson, Yverdon

Les 15 et 16 janvier à la Salle communale d'Onex, Spectacles Onésiens

Les 26 et 27 janvier au Théâtre Grand-Champ, Gland

Du 8 au 21 février au Théâtre Kléber-Méleau, Renens

www.dominiqueziegler.com
www.spectacles-onesiens.ch

Gagnez vos places pour ce spectacle!
Rendez-vous sur notre page concours à la dernière page de la revue!

Photo: Laura Gilli

C'est quoi le code du wifi au Théâtre de Poche de la Grenette?



Hyperconnexion, hypocondrie, réseaux sociaux et autres concepts, observés à travers le filtre – ou le manque de filtre – d'internet, deviennent matière à réflexions du prochain one woman show de l'humoriste Karine C, "Karine C se wifi de tout", actuellement en création au Théâtre de Poche de la Grenette et programmé sur scène dès le 6 février 2019.

Texte et propos recueillis par Katia Meylan

Après 300 représentations et 30'000 spectateur-trice-s dans la région, la Niçoise d'origine termine tout juste 7 ans de tournée avec son premier spectacle, "Pourquoi les filles ne s'épilent jamais le premier soir". Alors que le deuxième, "Y a pas de femme au foyer sans feu", créé en 2016, sera joué en Valais et dans le Jura bernois jusqu'en juin 2019, Karine C annonce un nouveau *one woman show* pour février. Elle se prêtera donc à l'exercice compliqué de jongler avec plusieurs spectacles en même temps, "à titre préventif contre Alzheimer" s'amuse-t-elle, assumant pleinement les choix qui l'ont menée vers cette nouvelle vie dont elle s'émerveille toujours.

Ancienne spécialiste marketing et maman de deux garçons, Karine C a commencé sa vie d'humoriste "officielle" – mises à part les soirées entre ami-e-s où on l'invitait pour mettre l'ambiance – en 2012, encouragée par un proche qui lui réserve une date dans une petite salle de 50 personnes. Depuis, les retours sont positifs et l'aventure continue. "C'est un privilège, je vis tout ça avec beaucoup de gratitude", nous dit celle qui avant tout adore rire, et assure faire l'un des plus beaux métiers du monde. "Depuis que je suis petite je regarde les humoristes, d'abord c'était Coluche évidemment... En tant qu'adulte je suis fan de Florence Foresti, Élodie Poux et Ary Abittan. Quand je vais voir un spectacle et que je me marre pendant une heure et demie, c'est un cadeau, je trouve que ça vaut cinq séances de psychothérapie! Je n'avais pas imaginé qu'un jour je serai humoriste à mon tour".

Son humour cynique s'inspire de ce qui l'entoure, petits drames et grands travers d'une vie humaine, qu'elle tourne en dérision pour les rendre plus légers. Elle incarne des personnages qui nous parlent. Une en particulier a gagné l'affection du public et sera réinvitée dans le spectacle à venir: Lila, une vendeuse en lingerie avec l'accent du midi, gentille mais un peu cruche. Il y a aussi cette fille "qu'on n'aurait pas envie d'avoir comme copine", à travers qui l'humoriste dit tout haut ce que les gens pensent tout bas.

Constamment en éveil créatif, elle a un téléphone rempli de notes d'idées qui lui sont venues devant la télé, dans la rue, dans le train. "Comme je suis plutôt littéraire à la base, je couche d'abord tout sur papier. Quand je suis dans la voiture et que je ne peux pas écrire, je dois faire l'exercice inverse: je fais des notes audio que je dis comme j'imagine les jouer, et le style est différent, plus direct". En effet, dans ses deux premiers spectacles, les digressions sont une marque de fabrique, et elle s'étonne même de voir qu'elle arrive à embarquer 300 personnes dans ses histoires alambiquées.

Après ses questions existentielles de célibataire dans le premier spectacle et ses déboires de mère de famille divorcée dans le deuxième, elle sait que le public l'attend au tournant... de la ménopause! Un brin piquée – elle en est encore loin! – mais prenant les choses du bon côté, Karine C a spontanément eu l'inspiration pour quelques vannes sur le sujet, mais décide, tout en gardant son style et le thème principal des relations entre les gens, de surprendre.

Son spectacle ne sera pas simplement branché; il sera connecté en 4G avec la fibre optique.

Pour aborder ce sujet actuel de l'hyperconnexion dans notre société, l'humoriste s'est documentée... et a trouvé des informations plutôt inquiétantes. Comment vivra-t-on dans 20 ans, lorsque

certains n'auront plus d'interactions – même sexuelles – que par casque virtuel? "Je voulais faire une vanne à ce sujet mais ça ne m'a finalement pas fait rire du tout", admet Karine C, qui se résout à ne pas aborder les affres du sujet, "trop anxiogènes". Elle admet modestement ne pas avoir de solution à proposer: "Je porte un regard cynique sur certains modes de vie, et cela permet de s'y arrêter et se poser des questions, dont chacun fera ce qu'il veut. Je n'ai jamais aimé le côté réac' du *c'était mieux avant, quand les enfants jouaient dehors*; ce n'est ni blanc ni noir, et il faut vivre avec son temps!". Le but est avant tout de faire rire et non pas d'être moralisatrice, même si elle se rend compte qu'avec la jeune génération, il y a un rôle à jouer pour les accompagner dans ce mode de vie connecté. Elle n'hésite d'ailleurs pas à échanger sur le sujet avec ses enfants de 10 et 12 ans et à leur demander leur avis. "Au sujet des nouvelles technologies, ils sont parfois plus au courant que moi, ils m'apportent du vocabulaire que je n'ai pas".

Ses sketches parlent en somme autant à l'ado qui se fait priver de tablette qu'à la 3^e génération dépassée ou à la quarantenaire célibataire qui hésite à s'inscrire sur Tinder. Sans trop s'attarder sur les réseaux sociaux ou les sites de rencontre maintes fois abordés sur la scène humoristique, elle dresse une liste non exhaustive de tout ce qui se fait sur internet et l'analyse avec l'acuité croustillante qui la caractérise: tchater, apprendre, acheter, tout évaluer, se faire coacher ou se faire lire l'avenir, ...

Et ce n'est pas l'inspiration qui manque, elle se demande déjà comment réduire ses 60 pages de texte pour arriver en février avec 1h30 de spectacle!

Karine C se wifi de tout

Du 6 au 17 février à 20h,
les dimanches à 17h
Théâtre de Poche de la Grenette

www.karinec.ch
www.theatregrenette.ch

Ils ont les moyens de vous faire chanter!

Prenez un texte de théâtre léger et drôle, ajoutez-y des "tubes" d'opéra, d'opérette, de chanson française et de comédie musicale, mettez tout ça dans les mains d'artistes talentueux-ses et observez le résultat... C'est ce cocktail savoureux que nous proposent Raphaëlle Farman et Jacques Gay avec leur spectacle "Attention, Maîtres chanteurs!" qui sera joué les 8 et 15 janvier 2019 ainsi que le 27 février 2019 à la Salle Centrale de la Madeleine, à Genève.

Texte: Léa Frischknecht



C'est génial votre truc, on aimerait bien chanter avec vous!

C'est ce genre de commentaires, à la sortie des théâtres, qui a fait naître l'idée d'"Attention, Maîtres chanteurs!" dans les esprits créatifs de Raphaëlle Farman et Jacques Gay.

Il y a quelques années, les deux chanteur-euse-s d'opéra se sont rencontrés sur une production et "ce qui devait arriver, arriva", comme nous l'explique Jacques Gay avec malice.

Depuis, tous deux ont décidé d'aborder un nouveau virage et de se mettre à l'écriture de spectacles "plus drôles, plus rythmés et plus "grand public" que l'opéra". De cette union sont nées LyriComédies, en France, et La Comédie Lyrique Romande, sa petite sœur helvète. En duo complice, l'intégralité des spectacles est rédigée à quatre mains. Et si cela crée inévitablement des chamailleries épouvantables, Jacques Gay insiste sur le fait que cela reste passionnant humainement et

artistiquement. Pas moins de sept spectacles plus tard, les voici passés expert-e-s en la matière.

Légèreté, rigueur, fidélité et sang neuf

Lorsque l'on demande à Jacques Gay de quelle-s auteur-e-s lui et Raphaëlle Farman s'inspirent pour écrire leurs spectacles, le premier nom qui ressort, presque par réflexe, c'est Molière. "Nous avons été nourris avec les classiques mais ceux-ci sont toujours modernes, c'est extraordinaire". Puis, viennent Sacha Guitry, Georges Feytaud, Jacqueline Maillan mais également Fred Astaire, Gene Kelly ou encore Ginger Rogers. Un univers qui puise donc ses origines dans le théâtre mais également dans la comédie musicale hollywoodienne. "Cette légèreté et cette rigueur dans la légèreté, c'est ça notre culture". Ainsi, les auteurs veulent distraire et faire rire le public mais sans lésiner sur la qualité. Pour ce faire, ils misent sur la fidélité. "Quand on aime les gens, on les aime vraiment" nous dit Jacques Gay. Le duo s'est donc entouré

d'artistes aux multiples talents. C'est le cas notamment de l'irrésistible Fabrice Coccitto, à la fois pianiste et comédien, présent à leurs côtés depuis les débuts. Pourtant, à cette fidélité, s'ajoute l'envie de nouveauté... Et cela est possible grâce au projet pédagogique Le Pont des Arts de la Comédie Lyrique Romande, qui offre à de jeunes talents l'opportunité de se produire dans des spectacles professionnels. Mais ici, "jeune" rime tout de même avec très haut niveau. À titre d'exemple, "Attention, Maîtres chanteurs!" accueillera la talentueuse soprano Lysa Menu, qui sort de la Haute École de Musique de Lausanne ainsi que Clément Buchon, jeune ténor du Conservatoire Régional d'Annecy. L'équipe se réjouit de l'arrivée de ce sang neuf à qui elle tient à donner des rôles importants. Et les "anciens" n'hésitent pas à faire profiter les nouveaux de leurs années d'expérience au compteur en leur enseignant la comédie, la diction, les lois scéniques ou secrets pour capter le public. "C'est tout un tas de trucs que nous avons appris sur le tard et nous aurions gagné du temps si quelqu'un nous avait appris ça".

Si le chœur vous en dit...

La famille Dugosier de la Glotte est sans le sous. Et pour renflouer un peu les caisses, ces aristocrates montent un spectacle qui retrace l'histoire de leur famille de la préhistoire à nos jours en passant par l'Antiquité, le Moyen-Âge et la Révolution Française. Mais voilà que le chœur qui devait arriver de Bulgarie – spectacle *low cost* oblige – reste coincé à la douane... Et c'est ici que vous intervenez! Pour la première fois dans un de leurs spectacles, Jacques Gay et Raphaëlle Farman invitent le public à donner de la voix grâce à un véritable "karaoké lyrique". Karaoké lyrique, oui, mais pas que! Le spectacle reste très construit, le public

ne chante pas pendant deux heures. Les deux auteur-e-s ont cherché quelque chose de très équilibré, ils ne laissent pas place à l'improvisation. "On n'est pas à la fête de la bière non plus" rigole Jacques Gay. On garde donc la recette de base, une histoire bien ficelée, des gags, de beaux morceaux musicaux, un visuel attractif, et on y ajoute l'interactivité avec le public grâce au karaoké.

Mais les gens chantent-ils vraiment? "C'était notre plus grande angoisse", nous raconte Jacques Gay. Alors pour faciliter l'interaction avec le public, ce karaoké lyrique est construit de manière à ne mettre personne mal à l'aise: les lumières restent éteintes, personne ne monte sur scène et chantera qui voudra chanter. Et après être resté quatre ans à l'affiche à Paris, force est de constater que le pari est réussi. "Nous avons toujours eu des salles qui chantaient à tue-tête. Une femme nous a même dit "J'ai entraîné mon mari, il ne voulait pas venir, je ne l'ai jamais entendu chanter de ma vie... Il poussait des hurlements à la fin, je ne pouvais plus l'arrêter!". Une autre grande question que se posait l'équipe de la Comédie Lyrique Romande était de savoir si le public chanterait juste. Là encore, pour



Jacques Gay, c'est une bonne surprise: "Sur 300 personnes, vous allez peut-être avoir des gens qui chantent faux mais ils vont être noyés par des gens qui chantent juste. Donc après 400 représentations, on peut dire que les gens chantent juste... et qu'ils chantent!".

Attention, Maître chanteurs!

Les 8, 15 janvier et 27 février à 20h30
Salle Centrale Madeleine

www.lyricomedies.com

Gagnez des places pour ce spectacle!
Rendez-vous en dernière page pour participer au concours.



Sixième coup de pouce pour la scène musicale suisse



Sur le tournage du clip de Fabe Gryphin. ©Anne Gerzat

S'éloigner de la routine, sortir de sa zone de confort, vivre des rencontres qui permettent d'en apprendre toujours plus. Se mettre à la vidéo presque par hasard et qu'au fil des expériences, le hasard devienne instinct et passion inarrêtable. C'est à ce stade que l'on rencontre la nyonnaise Mei Fa Tan, dont le CV affiche une cinquantaine de clips vidéo, et depuis peu un court métrage tourné à Montréal. Portrait d'une réalisatrice qui s'affranchit des situations définies en créant ses propres occasions.

Texte et propos recueillis par Katia Meylan

C'est l'envie de faire passer des idées plus qu'une cinéphilie qui lance Mei Fa Tan dans la réalisation, d'abord de clip vidéo. Elle se rend compte que les clips sont un bon moyen de se mettre au travail: "les premières personnes à avoir besoin de toi sont tes amis qui font de la musique!". Ensuite, c'est le bouche-à-oreille qui fonctionne, et lorsque certaines vidéos inspirées retiennent l'attention, une réputation se tisse et les demandes de réalisation se multiplient.

"Je suis dans un marché où il n'y a pas de marché", réalise toutefois Mei Fa Tan. On sent dans ses propos que la situation de

celles et ceux vivent de leur art en Suisse la concerne et que sur le sujet, elle s'est forgé une connaissance d'indépendante. Dans le domaine musical, comme les clips ne rapportent pas d'argent, les labels n'investissent pas. Les artistes suisses choisissent donc le homemade, ou engagent une réalisatrice... mais avec un budget limité! À partir du moment où elle allume sa caméra, Mei Fa Tan veut faire quelque chose de bien, et le faire jusqu'au bout, alors même si les moyens sont minimes, elle trouvera une solution.

Cependant, en constatant la richesse de

la scène musicale de la région, une envie germe: celle d'offrir – oui, d'offrir, car elle le fait bénévolement – les moyens aux artistes qui veulent se les donner. De là naît son projet Picture My Music, une initiative adressée aux musicien-ne-s, et dont le prix consiste à voir son titre original mis en image. Depuis 2014, Picture My Music a révélé les morceaux d'Arthur Sam, The Kreek, Alice Roosevelt, Mourah et Fabe Gryphin (dont le clip vient d'être sélectionné aux Journées de Soleure).

Picture My Music gagne peu à peu en renommée, et les postulations arrivent crescendo: cette année, Mei Fa Tan en a reçu près de 150. La sélection a été faite par la réalisatrice elle-même, secondée par un comité. Les affinités musicales pèsent dans la balance, mais également l'expérience des concerts, les projets en cours, l'envie de tirer son épingle du jeu par une communication dynamique, tout ce qui prouve qu'un-e artiste a un réel désir d'amener plus loin sa carrière musicale.

La dernière lauréate en date est Yael Miller, une Genevoise à la voix soul et aux chansons intimistes, qui a déjà produit un EP et un album solo. La réalisation de son titre "Angry" par Mei Fa Tan suit actuellement son cours pour une sortie en février.

Véritable collaboration pluridisciplinaire, Picture My Music rassemble réalisatrice, équipe technique, musicien-ne-s mais aussi organisateur d'événement, puisque grâce à un partenariat avec Les Hivernales à Nyon, la le vainqueur décroche également sa place pour la scène du festival, qui aura lieu cette année du 28 février au 3 mars.



Sur le tournage de "Time Machinery". ©Phil Latour

Chaque édition représente un an d'investissement pour Mei Fa Tan, de la recherche de fonds jusqu'à la diffusion du clip, en passant par les nouveaux défis qu'elle se lance à chaque nouvelle vidéo. Au fil du temps, l'expérience lui apprend comment concrétiser une idée, et c'est justement dans ce projet-là qu'elle se donne les moyens d'y arriver sans se baser sur ses acquis.

Mei Fa Tan ne pose pas de concept pour le clip avant la première rencontre avec les artistes, car ce qui les pousse à composer un morceau est essentiel à ce qu'elle va raconter à l'image. Au moment où l'on écrit cet article, elle a tout juste rencontré Yael Miller pour un café, alors pour l'instant, mystère sur le sujet de la vidéo...

Même si elle a eu l'occasion de travailler sur des styles musicaux très variés, la réalisatrice reste constante dans son style épuré, où chaque plan est posé. La plupart de ses clips racontent des histoires, se dirigeant déjà vers une forme de fiction.

C'est donc naturellement qu'elle participe au Kino Kabaret International de Montréal, un laboratoire qui donne aux jeunes talents les moyens de réaliser un court-métrage sur deux semaines. Depuis la Suisse, Mei Fa commence un travail de production en amont pour trouver ses décors et son directeur de

photographie, un poste crucial. Elle arrive au Canada avec un scénario à confronter, et le reste de son équipe à composer. Selon elle, c'est un sans-faute. "Tous les gens de mon équipe se sont investis et ont réussi à mener à bien mon idée". À la fin de l'aventure, "Time Machinery" a été salué par l'audience, et le court métrage est actuellement en phase d'envoi dans les festivals.

Dans le domaine du cinéma comme dans le clip vidéo, l'envie de mettre en avant le travail d'autres artistes la rattrape: lorsqu'on lui demande si elle compte désormais se lancer dans la fiction, elle répond que c'est dans ses projets... pas uniquement du côté de la réalisation, mais aussi en tant que productrice. "Il y a des personnes avec qui je travaille qui ont des belles sensibilités et des bonnes idées, et je pense que j'ai la capacité de leur assurer le côté production".

Sa priorité actuelle est de donner plus de place aux projets qui lui plaisent: "quand je serai sur mon lit de mort, je ne vais pas me souvenir d'avoir gagné de grosses sommes mais d'avoir réalisé des projets auxquels on croyait!". Avec de généreux mandats *corporate* qui lui permettent d'accepter des projets culturels, la passionnée semble avoir trouvé le moyen de réaliser ce que son énergie débordante lui insuffle!

www.meifatan.com

Sopro n.m. (portuguais) Souffle.

La pièce "Sopro" de Tiago Rodrigues se joue les jeudi 28 février et vendredi 1er mars à 20h30, au Théâtre Forum Meyrin. L'œuvre retrace le parcours quotidien du métier de souffleur, à travers l'expérience de la souffleuse Cristina Vidal qui a exercé au Théâtre de Lisbonne. Le spectacle est joué en portugais, surtitré en français.

Texte: Loïc Merzlic

Le sens de cette œuvre écrite et mise en scène par Tiago Rodrigues est de remettre au centre de l'attention collective le métier de souffleur, et par la même occasion d'honorer le travail de Cristina Vidal. En effet, en plaçant la souffleuse aux trente-neuf ans d'expérience au centre de sa pièce, l'auteur nous livre une véritable traversée de l'histoire théâtrale contemporaine. En lui permettant de jouer son propre rôle sur scène, Tiago Rodrigues lui rend un hommage solennel et authentique.



Photo: Filipe Ferreira

avec un jeu sans surplus que Cristina Vidal donne le rythme, soufflant une dynamique singulière à la pièce, puisqu'elle ne transmet son jeu qu'au travers de sa voix. La prouesse est donc d'autant plus louable au regard de l'effet produit à la fin du spectacle. Peut-être parce que l'excentrisme n'apporterait que le détournement du regard ou l'indigestion du message, par la sobriété du jeu, la souffleuse offre sa condition au public qui l'accueille sans résistance, et le sensibilise avec douceur au rôle de son métier dans le théâtre.

L'originalité du sujet apporte une fraîcheur certaine à l'œuvre. Inclure le rôle discret de la souffleuse en tant que sujet de l'œuvre et caractère du personnage principal reste peu commun. Dans cette mise en abîme, l'énergie de la souffleuse s'unit avec l'âme du théâtre. Comme si Cristina Vidal insufflait un lien spirituel entre le monde physique du théâtre et son histoire, un monde immatériel mais profond. Et la fusion entre ces deux mondes inspire le public vers l'abolition des frontières mentales et physiques, le conduisant vers une réflexion intérieure autour de ses propres frontières, et de ses propres aspirations, de sorte qu'il entende à nouveau la souffleuse cachée qui est en lui,

cette petite voix interne trop souvent oubliée et submergée par les bruits extérieurs.

En interrogeant sur le rôle du métier de souffleuse dans la fonction du théâtre, cette pièce inspire également la question du rôle de notre propre vérité; la souffleuse apporte la justesse des mots comme la voix en chacun de nous souffle la justesse de nos volontés.

Sopro, de Tiago Rodrigues

Les 28 février et 1er mars à 20h30 au Théâtre Forum Meyrin

www.forum-meyrin.ch



Photo: Christophe Raynaud de Lage

L'envoûtement à "Contre-temps" de Flavien Berger

Artiste français, Flavien Berger s'est fait connaître avec un premier album, "Lévithe", sorti en 2015. Cet opus s'est révélé comme une exploration sonore aux mélodies psychédélics et électroniques, inspiré notamment de la musique et de l'esthétique du groupe allemand Kraftwerk. Cultivant un style quelque peu vertigineux, Flavien Berger a choisi de ne pas être trop précis dans ses paroles et dans les histoires qu'il racontait, fuyant une certaine trivialité. De ce fait, l'artiste a frôlé parfois l'absurde et s'est plu dans une sorte de flou, dans l'évocation des choses, plus poétique que leur narration.

Texte: Mathilde Morel

Trois ans plus tard, Flavien Berger réapparaît sur le devant de la scène avec un nouvel opus intitulé "Contre-temps", sorti l'automne dernier. Au fil des morceaux, il propose un voyage mouvementé, entraînant son public avec véhémence dans une exploration mystique et hors du temps, entre monde onirique et réalité. L'artiste a l'ambition de voguer au gré des rencontres et des découvertes, au gré des sons et des rythmes, créant une réelle odyssée musicale. L'auditeur-trice entre dans une transe virtuelle aux rythmes électroniques et pop et s'adonne aux chemins sinueux de son univers. Comme une des références principales de son album, Flavien Berger cite le film "Je t'aime, je t'aime" d'Alain Resnais (1968), dont le héros va jouer le cobaye pour une expérience de voyage dans le temps.

Dans son univers empreint de science-fiction, la notion de temporalité est très présente. Le temps comme un ennemi qui sépare ou au contraire, une bouffée salvatrice pleine de promesses futures. La voix de Flavien Berger, à la fois douce et aérienne, célèbre le moment présent.



"Tu sécheras tes larmes dans l'air climatisé..."

Usant d'un "je" plus ou moins autobiographique, Flavien Berger semble s'impliquer et se dévoiler davantage dans ses derniers morceaux. De manière générale, dans "Lévithe", l'artiste livrait des images abstraites et fantasmagoriques. Dans son nouvel album, Berger a la volonté d'exprimer davantage de précision, au plus proche de ses ressentis et de ses interrogations. Il propose des variations de tonalités, exposant des bribes de confessions, de fantasmes, et de souffrances. L'artiste écrit ses attentes, ses déceptions, il parle de séparations et de souvenirs. Son ton est à la fois tragique et poétique et c'est ce mélange qui fait la virtuosité de l'artiste. Dans tous les morceaux de "Contre-temps", Flavien Berger évoque les relations humaines et parle de sentiments.

Aux émotions, Flavien Berger mêle une technologie pointue. L'artiste compose

des sons électroniques sophistiqués, qu'il entrecoupe de bruits tirés du quotidien, allant de sonneries de portable à de multiples cliquetis, en passant par des bribes lointaines de conversations, sous forme d'onomatopées. Pour l'élaboration de ce deuxième album, Flavien Berger a changé de logiciel, passant de GarageBand, outil de ses débuts, à Logic. Il ne change pas pour autant sa méthode de travail, réalisant ce disque chez lui, "simplement". Pour l'artiste, la production représente une partie aussi importante que l'écriture et que la composition dans la réalisation.

Les résultats qu'il propose détonnent et les mélodies qu'il crée sont entraînantes. Flavien Berger compose son monde aux inspirations multiples tout en s'affranchissant de classification unique.

Entre deux concerts à l'Olympia, il sera aux Docks à Lausanne le 25 janvier 2019 à 20h30.

www.docks.ch

Le retour de Wagner au Grand Théâtre de Genève

L'événement phare de la scène culturelle genevoise début 2019, c'est sans conteste l'intégrale de "L'Anneau du Nibelung" de Wagner (*Der Ring des Nibelungen* en allemand), composée de quatre opéras ("L'Or du Rhin", "La Walkyrie", "Siegfried", et "Le Crépuscule des dieux") totalisant seize heures de musique. Cette reprise de la production marquante mise en scène par Dieter Dorn et Jürgen Rose en 2013 et 2014, pour le bicentenaire de la naissance du compositeur, sera donnée à l'occasion du retour du Grand Théâtre de Genève dans son bâtiment historique de la place de Neuve, magnifiquement restauré.

Texte et propos recueillis par Emmanuel Mastrangelo

Même si la presse locale n'a pas toujours été dithyrambique, notre production a été saluée internationalement comme l'une des plus remarquables du bicentenaire", raconte Daniel Dollé, conseiller artistique et dramaturge au Grand Théâtre. "La tétralogie de Wagner n'a pas d'équivalent dans l'histoire de la musique (Berlioz a tenté d'en égaler l'ambition avec "les Troyens"). Pour la réouverture du Grand Théâtre à la place de Neuve, il fallait un projet d'envergure. Monter le *Ring* est un défi que tout directeur de théâtre rêve de

faire une fois dans sa carrière. Et ce qui est intéressant, c'est de reprendre une production après quelques années, avec d'autres artistes". Le chef d'orchestre Ingo Metzmacher est remplacé par Georg Fritzsich, directeur musical du Théâtre de Kiel, grand connaisseur de Wagner. De nouveaux chanteurs intègrent la production (Alexey Tikhomirov, Ruxandra Donose), tandis que certains reviennent (Petra Lang, Agneta Eichenholz). D'autres enfin changent de rôle: ainsi, Tom Fox laisse Wotan pour Alberich.

Daniel Dollé nous explique les idées qui sous-tendent la réalisation. "Avec le metteur en scène Dieter Dorn et le décorateur Jürgen Rose, nous ne voulions ni choquer ni troubler le public, mais simplement raconter une histoire, au-delà de la reconstitution et de l'imagerie, de sorte que tout le monde puisse suivre sans pour autant être familier de l'œuvre, de son univers musical riche et complexe. Nous avons touché un large public, même les enfants — ce qui n'est pas courant pour des opéras de cette ampleur. Dans le *Ring*, le texte, la musique, les décors, tout concourt au même effet: c'est l'idée de la *Gesamtkunstwerk* (œuvre d'art totale), que Wagner, qui se pensait meilleur écrivain et dramaturge que compositeur, a poussée très loin. Pour la première fois dans l'opéra, la mise en scène n'est plus simplement

décorative, elle devient fonctionnelle. Le génie dramaturgique de Wagner se manifeste à la fois par l'histoire, par la musique et par la mise en scène: ainsi, la montée en puissance initiale de "L'Or du Rhin", qui fait écho au decrescendo final du "Crépuscule des Dieux".

"Le *Ring* est une histoire de mondes qui se rencontrent et se détruisent à cause du pouvoir. Le message est contemporain et universel: dieux, hommes et nains, puissants et faibles, tous sont en proie aux mêmes tourments. Les dieux, qui ne valent pas mieux que les mortels, incarnent les pulsions de ceux-ci et leur servent d'excuse. Le *Ring* met en scène toutes les passions et les sentiments de l'homme: l'amour, la séduction, l'envie, la jalousie, le goût du pouvoir... Reflet de la nature humaine, le drame cohabite avec le grotesque, qui apparaît chez les nains Mime et Alberich, quand par exemple ce dernier tente de séduire les filles du Rhin. L'histoire est un cycle qui se répète: les civilisations meurent, mais les réalités demeurent. À la fin de la dernière pièce, le Walhalla s'effondre, les dieux sont vaincus, la musique s'arrête, la scène est vide: tout peut recommencer. Le *Ring* manifeste une pensée écologique très contemporaine: dès qu'un équilibre est rompu, tout se dérègle (le vol de l'or du Rhin par Alberich a des conséquences désastreuses). L'importance de la destinée, la question du libre-arbitre,



© GTG/Carole Parodi



"Die Walküre" © GTG/Carole Parodi

relient le *Ring* à la tragédie antique. Ce qui est fascinant avec le *Ring*, c'est que nous sommes à la racine du théâtre antique et épique et de la culture européenne, et qu'en même temps cela reste d'actualité... C'est le propre des œuvres qui traversent le temps, à la fois ancrées dans leur époque et intemporelles. Ainsi, représenter les Walkyries avec des casques à cornes est trop éloigné des réalités actuelles; mais il ne s'agit pas pour autant, à mon sens, de les costumer en guerrières modernes: il faut les montrer pour ce qu'elles sont et ce qu'elles représentent. À ce titre, la réussite de la mise en scène de Chéreau à Bayreuth tient à ce que, pour la première fois, une connexion est faite entre l'univers mythologique du *Ring* et le monde actuel".

"On ne peut réduire Wagner à certaines idées politiques ou à ses préjugés, qui pour nous ne sont pas défendables, mais qui sont ceux de son temps. Au-delà de cette image réductrice, il est important, pour celui qui ne connaît pas l'œuvre de Wagner, de se faire son propre avis, de ne pas s'arrêter aux idées préconçues, de se laisser toucher par ce monument, au-delà d'une musique superbe qui a bien d'autres trésors que la fameuse Chevauchée des Walkyries. Je lis peu les critiques: certains ont une bonne plume, mais les critiques ont tendance à imposer un avis qu'ils ne justifient pas. Je trouve fondamental de pouvoir motiver son jugement, non parce que je suis cartésien, mais parce que c'est primordial pour l'esprit. Sortir de ses habitudes, être curieux et ouvert, faire montre de tolérance et de respect: voilà qui est essentiel dans un monde de plus en plus multiculturel. La montée du nationalisme hégémonique m'inquiète; vouloir préserver son identité culturelle, c'est bien, mais l'utiliser dans une recherche de pouvoir est un retour en arrière. À ce titre, le *Ring* nous parle encore, on n'a jamais fini d'en parler..."

Der Ring des Nibelungen
Grand Théâtre de Genève
Du 12 février au 17 mars 2019

www.geneveopera.ch

"Siegfried" © GTG/Carole Parodi



Déclinaison de motifs au MAMCO

Depuis cet automne, le MAMCO propose en ses murs une exposition collective intitulée "Pattern, Decoration & Crime", mettant à l'honneur le mouvement "Pattern and Decoration", relativement méconnu dans nos contrées. Également connue sous le sigle P&D, cette mouvance artistique a fait beaucoup parler d'elle entre les années 1970 et 1980 aux États-Unis. La démarche consiste en une revalorisation de l'aspect artisanal de l'art et une proposition de réflexion autour du motif (*pattern*) et de la décoration (*decoration*).

Texte et photos: Mathilde Morel

De l'imprimé floral printanier influencé par les années 40 au patchwork mêlant diverses étoffes et matières, de

toiles quadrillées de motifs géométriques ou d'arabesques orientales, l'exposition "Pattern, Decoration & Crime" se décline.

Le musée d'art moderne et contemporain de Genève présente les travaux d'artistes comme Miriam Schapiro, Valérie Jaudon, Robert Kushner, Jennifer Cecere, Robert Zakanitch et bien d'autres. L'exposition présente également des travaux de Noël Dolla et de Claude Viallat, de la collection du musée, qui ne sont pas des artistes spécialement liés au mouvement "Pattern and Decoration", mais dont la facture des œuvres et l'historique rejoint en partie la démarche. Les deux hommes sont à l'origine du mouvement "Supports / Surfaces", apparu en 1969, dont la ligne directrice rejoint en de nombreux points celle propre à P&D. "Supports / Surfaces"

réunit des peintres français qui, à la fin des années 1960, veulent défendre leur art pictural, se distinguant de la blancheur du mouvement minimalisme. Les deux tendances se rejoignent dans leurs compositions riches, entre symétries et agencements plus étudiés, utilisant des couleurs vives et poussant la tendance parfois jusqu'au kitch.

Le mouvement "Pattern and Decoration" a vu le jour dans un milieu artistique mixte, composé essentiellement de peintres. Chacun-e développait son propre style, mais tous-tes cultivaient un intérêt partagé pour la nouveauté et les découvertes. Dans le modernisme de l'époque, la tendance était à une forme de marginalisation de la production artistique féminine. Les mouvements féministes luttèrent justement



Tina Girouard, Screen #4, 1974-1975.



Valérie Jaudon, Toomsuba, 1973.

Peintre américaine née en 1945, Valérie Jaudon est très liée au mouvement "Pattern and Decoration". Son œuvre propose des entremêlements maîtrisés de lignes régulières. Ils évoquent des arabesques de l'art islamique. Ces éléments permettent d'identifier l'œuvre comme faisant partie du mouvement artistique, de par ces inspirations venues d'ailleurs qui y apportent un côté décoratif. Son travail peut également être qualifié de post-minimaliste par l'utilisation de lignes créant des formes nettes et épurées.

contre la surreprésentation des hommes dans les musées et pour la reconnaissance qualitative des travaux d'artistes femmes. Dans cette mouvance réactionnaire, on retrouve une majorité de femmes dans "Pattern and Decoration". La plupart de ces



Jennifer Cecere, Cat Throne, 1980.

artistes étaient engagé-e-s dans des luttes libératrices des années 60-70.

Le même phénomène se retrouve dans la domination du monde occidental de ce temps sur les autres régions du monde, que ce soit sur le plan artistique ou intellectuel. Le mouvement "Pattern and Decoration" a eu pour ambition de porter un regard nouveau sur des formes qualifiées de "mineures" à l'époque, notamment les motifs, par exemple, qui avaient un côté "primaire" et qui étaient associés à une certaine trivialité. Les artistes de P&D ont rallié leurs regards à ceux des cultures non-occidentales qui qualifiaient les arts dits "décoratifs" d'extrêmement riches. Ils-elles se sont inspirés d'ornementation de papier peints, de quilts (patchworks typiques des pays anglo-saxons, aussi appelés courtépintes), d'étoffes imprimées

et colorées, de l'art décoratif islamique, de mosaïques byzantines, de mosaïques mexicaines, de broderies turques, de gravures japonaises, de tapis indiens et d'autres motifs variés.

Les artistes du mouvement "Pattern and Decoration" ont créé un art de leur temps, inspiré de leur culture, de leur quotidien, mais également inspiré d'arts d'ailleurs. Par la création d'œuvres mêlant inspirations artistiques et formes issues des arts appliqués, ils revalorisent des pratiques artisanales dévaluées et engendrent la migration de ces techniques de la sphère privée au domaine public et artistique.

"Pattern, Decoration & Crime", jusqu'au 3 février 2019 au MAMCO, Genève.

www.mamco.ch



Depuis le 10 janvier 2018, la Médiathèque Valais offre la possibilité d'emprunter, à la manière d'un DVD ou d'un livre, une œuvre d'art et de l'exposer chez soi pour une durée de trois mois. Première artothèque de Suisse romande, elle permet ainsi à tout un chacun d'admirer, au quotidien, le travail de nombreux artistes valaisan-e-s.

Texte: Kelly Lambiel

L'art, chez soi

Sion - Artothèque de la Médiathèque Valais
Photo: Lucien Grandjean

Les visites au musée sont, pour les curieux-ses et les amateur-trice-s d'art, un délicieux rituel. Certain-e-s flânent, rêvent, déambulent dans les salles sans autre but que celui de se laisser porter et, dans l'idéal, surprendre, par des formes, des textures et des couleurs plus ou moins abstraites. À la recherche de tout et de rien à la fois, les mains vides et les sens en alerte. D'autres, au contraire, plus méticuleusement, suivent un parcours bien défini. Un plan dans les mains, un audioguide sur les oreilles, quelques connaissances acquises en cours d'art visuels ou à la suite de nombreuses

lectures, ils-elles scrutent, finement, s'extasient devant chaque détail, avides de connaissances, désireux-ses de comprendre les intentions et les messages cachés de l'artiste. Qu'on apprécie l'art sans chercher à le comprendre ou qu'on éprouve le besoin de l'intellectualiser, on trouve toujours, au musée, ce que l'on est venu chercher.

Alors imaginez pouvoir emporter chez vous cette toile vers laquelle vous finissez par retourner sans cesse, visite après visite, et que vous avez passé des heures à regarder, observer, admirer. L'idée, bien qu'insolite, est des plus séduisantes, il faut l'avouer et est aujourd'hui possible à Sion. Riche d'un fonds de plus de 450 œuvres en tout genre (estampes, lithographies, sérigraphies, photographies, gravures, dessins, aquarelles, collages) soigneusement composé en partenariat avec des experts issus de diverses institutions spécialisées dans l'art telles que l'École Cantonale d'Art du Valais, L'École Professionnelle des Arts contemporains, Le Musée d'Art du Valais et de collectifs accueillant des expositions tout au long de l'année comme la Ferme Asile ou Biz'art, la Médiathèque Valais

entend ainsi porter plus avant sa mission de promotion de la culture. Grâce au prêt des œuvres et à un programme de médiation comprenant des ateliers, des conférences, des expositions et des rencontres avec les artistes, elle ne s'attache pas qu'à soutenir la création contemporaine mais instaure la possibilité d'un véritable échange entre le monde parfois très hermétique de l'art et le grand public.

Actuellement en possession de pièces récentes – toutes ont moins de 20 ans et sont estimées entre 300 et 600 francs – réalisées par des artistes tels que Joëlle Allet, Matthieu Berthod, Céline Salamin, Martin Jakob ou Eric Philippoz, prix culturel Manor 2018, pour n'en citer que quelques-uns parmi les 90 artistes présent-e-s dans le catalogue RERO, la Médiathèque prévoit de continuer à enrichir sa collection au fil des années.

Seriez-vous prêt-e à vous laisser tenter par la possibilité unique de créer et recréer votre musée idéal, chez vous, dans votre salon?

www.mediathèque.ch
> collections > artothèque



Sion - Artothèque de la Médiathèque Valais
Photo: Maude Thomas

American Dream, un mélange des esthétiques

La Haute École de Musique de Lausanne (HEMU), à l'occasion de sa cinquième saison de Musique entre les lignes, présente son concert "American Dream", aux sons de l'œuvre "Appalachian Spring" d'Aaron Copland. Cet événement, mêlant cirque et musique, se déroulera le 20 février à 17h au BCV Concert Hall de Lausanne.

Texte: Lara Liard

Le concept de Musique entre les lignes est de créer cinq spectacles par saison dans le but de montrer au public que les concerts sont faits pour tout le monde, notamment ceux de musique classique. Ces quêtes de découverte s'adressent aux enfants comme aux adultes, afin d'attiser leur intérêt et de développer leur sensibilité artistique, plus particulièrement musicale.

Thierry Weber, directeur du projet "American Dream", et Vincent Regnard, circassien, se sont alliés afin de créer ce concert qui mélange les esthétiques

pour "rendre la musique visuelle et le cirque sonore". Pour Thierry Weber, "La musique rassemble, mais la musique classique pas assez". Au sein de la HEMU, il a comme mission médiatrice d'ouvrir les étudiants aux enjeux du public. Il se sert donc de Musique entre les lignes comme programme pour le public, mais également pour la médiation des élèves musiciens.

La musique d'Aaron Copland fut le déclencheur du projet. La pièce "Appalachian Spring", écrite en 1944 pour treize musiciens, décrit l'histoire des pionniers américains. Ce ballet a intéressé Thierry Weber, car il estime que "c'est une belle musique descriptive qui permet aux auditeurs de trouver un chemin". Ce qui touche dans la musique classique, selon le directeur, c'est qu'elle permet l'imagination, car elle n'est pas uniforme et parle différemment à chacun. Il a décidé d'y allier le cirque de Vincent Regnard, l'appréciant pour sa valeur "poétique, qui fait rêver et permet la recherche de l'imaginaire".

Le circassien ainsi que l'un de ses collègues jongleurs s'associeront donc à treize musicien-ne-s de l'HEMU pour donner naissance à "American Dream".

Afin de mêler concrètement cirque et orchestre sur scène, Vincent Regnard a choisi une thématique autour du cercle, symbolisant l'éternel recommencement: roue Cyr, cerceaux, balles et tout autre objet rond seront de la partie pour les numéros de cirque. L'orchestre, quant à lui, sera placé en demi-cercle autour des deux artistes. Thierry Weber explique cette disposition: "Les musiciens font partie du spectacle, la musique existe. On l'intègre dans le spectacle, c'est un pack".

On l'a donc compris, il souhaite transmettre une expérience esthétique aux gens, de sorte que ceux-ci y prennent goût et retournent voir d'autres actes culturels, créant une "consommation culturelle".

American Dream

Le 20 février à 17h
BCV Concert Hall, Lausanne-Flon

www.hemu.ch



©HEMU Photo: Olivier Wavre

Vérifier l'état de ses rêves en traversant une réalité

C'est l'histoire de deux artistes qui se sont rencontrés il y a sept ans, deux hommes qui ont installé en Suisse romande leur rêve de théâtre populaire. Fabrice Melquiot, auteur récompensé, metteur en scène et directeur du Théâtre Am Stram Gram à Genève. Omar Porras, metteur en scène, comédien et directeur du TKM Théâtre Kléber-Méleau à Lausanne, arrivé de Colombie à vingt ans dans les années 80. De l'histoire du second, le premier imagine une pièce, "Ma Colombine", un conte contemporain à découvrir dès 8 ans en janvier au théâtre Am Stram Gram.

Texte et propos recueillis par Katia Meylan

Devant la difficulté de présenter brièvement Omar Porras à qui ne le connaîtrait pas encore, nous demandons à Fabrice Melquiot, que nous rencontrons au sujet de sa Colombine, de leur Colombine, comment lui-même s'y prendrait. Mais la tâche pour

un proche semble encore plus ardue que pour qui le connaît de réputation. Il réfléchit, et chaque adjectif prend son propre rythme. "Inventif... fantaisiste... rigoureux, exigeant. Généreux. Équilibré... ", selon qu'il parle du metteur en scène ou du directeur de théâtre. Mais les adjectifs ne suffisent pas, la preuve, s'il fallait toute une pièce au poète pour raconter cet homme. Et en tant qu'homme, justement? "Je ne dirais pas qu'il est secret mais qu'il y a en lui des secrets. Et c'est pour ça que j'ai eu envie d'écrire à partir de lui, avec lui".

"Dans mon théâtre vide, je sentais que je pouvais voir des choses qu'ailleurs je ne verrais pas. Ici, on pouvait tout comprendre, tout essayer".

L'enfance et la création

Fabrice Melquiot a voulu comprendre les motivations d'un individu à quitter son pays, comprendre cet Oumar qui lui cherche à tout

comprendre dans son théâtre vide. On parle peu du metteur en scène dans le spectacle, on découvre un Oumar de fiction, petit colombien devenu adolescent puis jeune adulte, qui décide de quitter son pays et par conséquent de quitter sa langue. Un exil volontaire qui a mené à l'affirmation d'une passion pour le théâtre, et qui fait qu'on le raconte aujourd'hui. "C'est un spectacle sur ce qu'est l'essence même du théâtre".

Fabrice Melquiot écrit "Ma Colombine" d'après un voyage d'inspiration en Colombie, à partir de longues conversations qu'il a eues avec Omar Porras, qui revenaient souvent aux paysages de l'enfance. "Quand on est artiste, on est contraint de régulièrement entrer en dialogue avec cette projection de l'enfant que nous avons été". La pièce replace l'enfance au cœur de toute démarche artistique. Fabrice Melquiot a convaincu Omar Porras d'accepter qu'une partie de son histoire puisse constituer la matrice d'un conte contemporain qui

parlerait d'exil, d'innocence, de rêve, d'utopie, d'engagement, et profondément de l'enfance, nous dit-il.

"Tu veux faire quoi quand tu seras grand?" – "Et toi, tu veux faire quoi quand tu seras petit?"

Le cycle de théâtre biographique

Fabrice Melquiot a débuté il y a plusieurs années ce cycle de théâtre biographique, "au sens le plus ouvert du terme". Cycle qui comporte une trilogie américaine en cours: Jackson Pollock pour la peinture, Janis Joplin pour la musique (textes déjà édités), et Diane Arbus pour la photo (création l'année prochaine). On retrouve aussi dans ce cycle un livret d'opéra à partir de la vie de Steve Jobs, dans une démarche similaire, qui s'écarte du biopic pour chercher le conte. "Ce sont des gens que l'on peut considérer comme des mythes contemporains. Je crois qu'il est important pour les enfants de rénover en permanence nos mythologies, et c'est un rôle que le théâtre peut jouer".

Depuis quelques saisons, le Théâtre Am Stram Gram conte aussi les vivants. Ainsi, Fabrice Melquiot a écrit des histoires pour les deux artistes et les chevaux du Théâtre du Centaure, et pour le duo de danseurs de la compagnie Wang Ramirez. "Comme pour

Omar, je me disais que leur histoire était un matériau formidable pour des assemblées intergénérationnelles".

"Au théâtre, on vient vérifier l'état de ses désirs"

L'auteur nous explique la ligne directrice de ses textes. "Ces créations ont en commun l'utopie, une certaine résistance au monde tel qu'il est, et un désir de partager avec les jeunes spectateurs la nécessité de l'épanouissement poétique de chacun, quel que soit le choix professionnel que l'on fasse". En tant que biographies, elles racontent une histoire vraie, avec fantaisie ou dérision. Après avoir traversé cette réalité poétique, on revient différemment à sa propre réalité, fort d'un désir et d'une forme de confiance.

Fabrice Melquiot souhaite convoquer dans ce désir une assemblée de trois générations qui se considèrent comme spectatrices à part entière. "Ma Colombine", dans la lignée des textes de l'auteur, jouera avec les niveaux de lecture et les références qu'il offre comme un petit cadeau à ceux qui reconnaîtront, lorsqu'ils les croiseront en compagnie d'Oumar, les silhouettes d'Ariane Mnouchkine ou de Jacques Lecoq.

Leur Colombine

Ma Colombine, c'est le pays de l'un, ou celle qui prend différentes formes pour lui

donner la réplique dont il a besoin. C'est le *Rosebud* de l'auteur, "un espace secret qui constitue son identité poétique". Et ces autres personnages aux prénoms encore plus mystérieux, qui sont-ils? Oumar "Tutak Hijode Chibcha Vuelo de Condor Suvan y Ven" de son vrai nom devient à la fois une créature mythologique et un clown qui porte bien son nez, ses oreilles et son nom interminable.

Ces noms de totem, ainsi que d'autres éléments du texte de Fabrice Melquiot, ont été travaillés avec Omar Porras pour que le metteur en scène et comédien s'en saisisse comme une fiction à part entière. Sa scénographie épurée est faite des pigments de couleur et de musique, qui créera différents espaces autour du personnage, seul en scène.

"Bonjour mes rêves. Attendez-moi, j'arrive, mon nez de clown bien vissé entre mes deux oreilles".

Ma Colombine

Spectacle tout public, dès 8 ans
Du 18 au 29 janvier 2019
Théâtre Am Stram Gram, Genève

Du 5 au 17 mars 2019
TKM Théâtre Kléber-Méleau, Renens

www.amstramgram.ch



©Fabrice Melquiot - Voyage d'écriture du spectacle "Ma Colombine" – Colombie, 2017.



©Fabrice Melquiot - Voyage d'écriture du spectacle "Ma Colombine" – Colombie, 2017.



Sur le tournage de la série, Marie et Adrien. © Alexia Buttet

Que disent nos courses de nous-même?

Depuis novembre dernier, une nouvelle websérie est apparue sur le site de la RTS et sans avoir eu le temps de dire "BIP", on a déjà terminé de la regarder. Huit épisodes de 3 minutes s'enchaînent sans se ressembler, leur format capsule permettant de créer pour chacun un nouvel univers. Réalisée pour le web par Vincent Bossel et la maison de production lausannoise Imajack, "BIP" s'est donné des moyens de cinéma et l'a prouvé lors de sa sortie, en étant projetée au Pathé Les Galeries devant le public nombreux de la Nuit du Court Métrage à Lausanne.

Texte et propos recueillis par Katia Meylan

Le pitch de "BIP": pour Marie, la caissière du supermarché, les aliments qu'elle scanne ont bien plus de résonance qu'un simple *bip*. Ils sont les notes ou les silences de petits bouts de vies, celles des client-e-s qui passent à la caisse et qu'elle se plaît à imaginer.

Marie, c'est ce personnage que l'on est toutes et tous par moment, dont l'imagination va à la rencontre de l'inconnu-e qui est en face de soi. Dans les courts portraits des client-e-s, on sourit de reconnaître ici une connaissance, là une anecdote personnelle. Huit épisodes, c'est peu (on en voulait encore!), juste assez pour quelques traits type: un étudiant,

une mère célibataire, un bodybuilder, une végétarienne, un paysan, des ados, un vieux monsieur, et... Marie. Si toutes les générations sont représentées, les portraits des vingt-trentenaires sont particulièrement réussis, et l'on devine que l'équipe de réalisation se rapproche de ces colocataires qui réchauffent leur Tupperware de "pâtes à rien" à l'uni, ou de ces végétariennes/vs/carnivores, pris-es dans la sempiternelle discussion sur la souffrance des légumes.

Certains épisodes font rire comme d'autres feront verser une larme. Une bienveillance dans l'écriture, presque naïve, se mêle aux couleurs des bonbons à la vodka, du cimetière, du bord du lac en été et des lèvres

rouges de Marie, qui elle aussi a droit à son histoire. Une histoire d'amour peut-être, dans laquelle on retrouve un peu d'"Amélie Poulain", film dont Vincent Bossel nous dit s'être inspiré.

Mais l'inspiration est multiple. Le réalisateur s'attache à quelques références classiques, "Les Vieux" de Jacques Brel pendant la rédaction de l'épisode du vieux monsieur, ou la série "Bref" pour son rythme, devenue un incontournable qui a donné ses codes à la websérie. Une envie de travailler avec la comédienne Marie Fontannaz s'est imposée, en écrivant le rôle. "C'était ses yeux", dit-il catégoriquement devant l'audience de la Nuit du Court Métrage. En effet, les plans sur ses yeux sont nombreux et ses expressions parlent pour elle, il fallait donc choisir le bon regard! Certains personnages sont tirés d'autres projets esquissés, certaines situations inspirées de reportages vus à la télévision. "Je pense qu'on ne crée jamais rien dans l'immédiateté, on fait appel à des choses qui viennent de plus loin, que ce soit un souvenir d'enfance ou une idée que l'on a eue il y a un mois. Surtout pour un projet comme celui-ci, où la matière se trouve dans la vie de tous les jours".

Vincent Bossel écrit "BIP" pour un appel à projets de la RTS, n'ayant encore à son actif de réalisateur que trois courts métrages autoproduits et un clip réalisé dans un cadre professionnel. Il fait appel à l'équipe de production d'Imajack, également autodidacte, qui se lance pour la première fois dans la fiction web, et le projet est retenu. Vincent bénéficie de relectures avisées de l'équipe et de Patrick Suhner, producteur éditorial de l'unité fiction de la RTS, qui lui offrent un regard neutre. Un mélange entre exigence et liberté artistique à laquelle le réalisateur est attaché. La période de tournage s'étend sur 13 jours, avec 37 comédiens entre les rôles principaux et secondaires, et bon nombre de lieux de tournage.



"BIP", 2018

Un tournage conséquent et une expérience réussie, qui renforce Vincent Bossel dans la conviction qu'un format long est à sa portée. "La websérie est un magnifique tremplin et une carte de visite, un bel exercice de style aussi, je n'échangerais cette expérience pour rien au monde. Après "BIP" je me suis dit que j'étais prêt à viser ce que j'ai toujours envisagé lorsque j'ai commencé à formuler ce rêve: me diriger vers des formats longs".

Passant des mots à l'acte, Vincent Bossel s'est déjà attelé à l'écriture d'une série longue autour d'un chef d'orchestre et de la

musique comme personnage en tant que tel, et l'a proposée à la RTS. L'investissement de la chaîne dans une fiction de qualité permettrait au réalisateur, comme il nous l'explique, de développer la psychologie des personnages et les ressorts dramatiques. Le projet est en cours de travail et rien n'est encore joué, mais le paysage romand compte un réalisateur de plus à garder à l'œil!

Tous les épisodes de la série BIP sont disponibles sur

www.rts.ch/fiction



Sur le tournage de la série, Vincent Bossel (en bleu) et son équipe © Alexia Buttet

Festivals et rendez-vous hivernaux

L'hiver, on peut le passer au coin du feu avec un chocolat chaud... Ou alors on prend son chocolat chaud à l'emporter et on file découvrir l'offre culturelle qui n'attend pas le dégel pour immerger!

MUSIQUE

Festival AGMJ (11 au 13 janvier, Alhambra, Genève): L'Association Genevoise des Musiciens de Jazz organise un festival à l'occasion de ses 40 ans. www.jazz-agmj.ch

Riviera classique+ (31 janvier au 3 février, divers lieux, La Tour-de-Peilz): Un festival de musique classique – mais pas que! www.rivieraclassic.ch



"The Emidy Project", festival Musiques en exil

Musiques en exil (27 février au 2 mars, Alhambra et AMR, Genève): le festival des Ateliers d'ethnomusicologie célèbre le pays des origines comme celui de l'accueil. L'idée est d'aborder la question de l'exil au-delà de la souffrance, comme enrichissement des sensibilités et inspirations artistiques. www.adem.ch

Les Hivernales (28 février au 3 mars, divers lieux, Nyon): des artistes pop-rock et électro au programme, avec des têtes d'affiche dans les plus grands lieux et de nombreuses

scènes OFF pour des découvertes musicales. www.leshivernales.ch

CINÉMA

European Outdoor Tilm Tour (17 janvier à Lausanne, 18 janvier à Genève): événement cinématographique en tournée dans plus de 300 lieux dans 14 pays différents. Le programme présente les exploits de passionnés d'aventures et de sports en plein air. www.eoft.eu

Black Movie (18 au 27 janvier, divers lieux, Genève): festival de films indépendants engagé dans la défense des productions asiatiques, africaines, orientales et sud-américaines. Retrouvez l'article en page 12. www.blackmovie.ch

VEO festival (1er février, Salle de spectacles de Renens): "Vivre ensemble dans l'Ouest" présente deux films projetés en présence des réalisateurs: "Josette et moi" de Jann Kessler et "À l'école des philosophes" de Fernand Melgar. www.renens.ch

DANSE

Groove N Move (24 février au 4 mars, divers lieux, Genève): 8^e édition du festival de danses urbaines qui met en avant la créativité d'artistes locaux et internationaux à travers des performances, documentaires, battles et spectacles sont également au programme. www.groove-n-move.ch

Prix de Lausanne (3 au 10 février, Palais de Beaulieu, Lausanne): 47^e concours

international pour les danseurs du monde entier, âgés de 15 à 18 ans. Classes et sessions de coaching ouvertes au public du 4 au 7 février, épreuves de sélection le 8 février. La finale, où chaque candidat-e présente une variation classique et une variation contemporaine à choix, sera le samedi 9 février. www.prixdelausanne.org



Jessi Seymour, finale du Prix de Lausanne 2017. Photo: Gregory Batardon

Swiss Dance Days (6 au 9 février, divers lieux, Lausanne): 10^e édition du festival biennal mettant à l'honneur les tendances actuelles des artistes-chorégraphes suisses. www.swissdancedays.ch

PLURIDISCIPLINAIRE

Au-delà des préjugés (25 au 27 janvier, Casino de Montbenon, Lausanne): 18^e édition du festival présentant différents arts et proposeront diverses créations, shows, concerts et *battles* au public. www.dsevents.ch

Antigel (1er au 23 février, divers lieux, GE): festival de spectacles pluridisciplinaires qui mêlent musique, performances, danse, sport et soirées. www.antigel.ch

Festival Rature (8 au 10 février, théâtre du Galpon, Genève): 3^e édition du festival queer féministe qui propose films, performances et discussions pour échanger sur les questions de genres et d'identités, interroger les normes et les rapports de domination pour imaginer de nouvelles perspectives. www.galpon.ch

DIVERS

Geneva Burlesque Festival (18 au 20 février, Genève): 4^e édition de la manifestation visant à promouvoir le burlesque Suisse et international. www.genevaburlesquefestival.com

Les deux nuances printanières du piano à Genève

De plain-pied dans l'hiver, on a déjà envie de penser au printemps... ainsi, AVETIS annonce deux récitals de piano au Victoria Hall de Genève pour 2019, l'un le 29 mars et l'autre le 17 mai. Mikhail Pletnev, d'origine russe, ouvrira le bal en proposant des œuvres de Beethoven et de Liszt. La deuxième pianiste – et désormais plusieurs fois son invitée – Khatia Buniatishvili interprétera une sonate de Schubert, des œuvres de Liszt et des extraits de "Dances" de Komitas.

Texte: Mathilde Morel

L'Association AVETIS, fondée par la chanteuse d'opéra Varduhi Khachatryan originaire d'Arménie, organise des événements culturels et artistiques à Genève et dans les environs. Leur idée consiste à partager



© Gavin Evans - Sony Classical 1

différentes formes d'expressions et d'échanges autour de la culture et de la langue arménienne. L'association véhicule l'envie commune de faire connaître une identité par le biais de la création et de permettre des rencontres entre artistes arméniens et créateurs d'autres origines.

Exerçant la profession de chef d'orchestre et de compositeur en plus de celle de pianiste, Mikhail Pletnev est un virtuose. Il remporte l'âge de 21 ans le premier prix du Concours international Tchaïkovski et acquiert très rapidement une reconnaissance mondiale. Quelques années plus tard, Pletnev se lance dans la direction et fonde l'Orchestre national de Russie. Il a également composé plusieurs œuvres, dont une Symphonie classique, un Concerto pour piano et orchestre, ainsi qu'un Concerto pour alto et orchestre. Le musicien s'est produit dans le monde entier, et est lauréat de plusieurs prix, notamment d'un Grammy Award pour la meilleure performance de musique de chambre avec Martha Argerich en 2005. Mikhail Pletnev est reconnu pour sa grande technique, empreinte d'émotions.

Khatia Buniatishvili est une pianiste extrêmement sollicitée, captivant festivals, grandes salles du monde entier et médias. Dès son très jeune âge, la musicienne a régulièrement participé à des festivals en tant que soliste, mais également comme concertante. La pianiste a remporté de nombreux prix; en 2005, une récompense pour la troisième place du Concours de piano de Tbilissi, en



Photo Phil Sayer, Gramophone

2008 le troisième prix du Concours international de piano Arthur Rubinstein avec une distinction particulière pour son interprétation de Chopin et en 2010, le prix Borletti-Buitoni Trust. En 2016, la jeune femme est l'heureuse gagnante du prix ECHO Klassik pour son dernier album "Kaléidoscope".

Bien que tous deux virtuoses du piano passionnés par leur art, les deux musiciens diffèrent quant à leurs caractères et leurs touchés. Mikhail Pletnev apporte une profonde sagesse à sa musique, tandis que Khatia Buniatishvili est pourvue d'un charme extrêmement touchant qui transparait dans ses harmonies.

Le printemps n'est pas si loin...

Mikhail Pletnev, le 29 mars à 20h
Khatia Buniatishvili, le 17 mai à 20h
Victoria Hall, Genève

www.avetis.ch

Entre elle et eux

À peine arrivée au Concert à la criée à Renens la musique commence et, sensible à l'atmosphère que créent les musiciens, sans réfléchir elle enlève ses chaussures pour faire le moins de bruit possible. L'une des photos du portfolio réalisé par Anne Gerzat est tirée de ce concert, parmi d'autres instants de scène choisis.

Photos: ©Anne Gerzat
Texte: Katia Meylan

Prendre des photos de concert est une envie développée récemment pour Anne Gerzat, qui a d'abord trouvé son inspiration dans les paysages. Et dans ses paysages survient une magie, qui ne naît pas d'une jolie réalité capturée, mais d'une lumière intérieure. Son objectif refléterait-il cette oscillation créatrice que l'on croit déceler dans ses yeux?

Les paysages sont le terrain des premières découvertes photographiques. D'abord en Allemagne, où à 15 ans, tenant l'appareil d'une amie elle a le déclic et achète son premier réflexe. Puis quatre années plus tard à Boston, sa passion continue de s'affirmer. Les voyages sont "l'impulsion de tout", ils permettent les rencontres qui mettent la vie en perspective, qui en font comprendre un peu plus.

Décidée à vivre de sa passion, elle commence les photos de mariage, et la passion s'en trouve grandie: elle y découvre quelque chose qui manquait dans les paysages. Les regards, les sourires, le partage d'une intimité. Ses photos sont la traduction de l'émotion qui la saisit.

C'est aussi le cas pour les concerts, lorsqu'elle se retrouve devant des artistes qui

vivent leur passion. Certaines photos viennent de mandats, d'autres sont des spontanés de spectatrice.

De ses projets personnels, un en particulier lui tient à cœur, qu'elle réalise en commun avec l'auteure Coquelicot de Perrot. "Entrailles" est une œuvre d'artistes, d'amies, autour du chemin de résilience au travers d'une histoire personnelle écrite et au travers d'émotions mises en images. Les deux femmes ont plusieurs fois eu l'occasion de partager une partie de leur travail, notamment à l'Albona Festival, et espèrent un vernissage de l'œuvre complète dans un avenir proche.

Pour découvrir leur projet, se balader dans les paysages d'Anne Gerzat – ou si vous vous mariez bientôt:

annegerzat.com



Adriano Koch, vernissage de l'album "LEAP", Pully

Le Roi Angus, Festival de la Cité, Lausanne



Le Roi Angus, Festival de la Cité, Lausanne





À vous les avantages de L'Agenda Club!



En vous abonnant à L'Agenda pour CHF 40.- par an, vous retrouvez votre revue en avant-première directement chez vous, et bénéficiez de réductions auprès de nos partenaires:

- **Académie Le Café Vivant**, région Nyon: 10.- de réduction sur les cours proposés
- **Arsenic – Centre d'art scénique contemporain**, Lausanne: Billet à 10.- au lieu de 15.-
- **Ateliers d'ethnomusicologie**, Genève: tarif réduit (ADEM) sur les concerts du festival Fusions
- **Ensemble Contrechamps**, Genève: Billet à 15.- au lieu de 20.-
- **Ensemble la Sestina**: Billet à 20.- au lieu de 25.-, tarif réduit à 10.- au lieu de 15.-
- **Ensemble Variante**: Billet à 15.- au lieu de 25.-
- **Fondation Baur**, Musée des arts d'Extrême-Orient, Genève: Une entrée offerte pour une entrée payante
- **Grange de Dorigny**, Lausanne: Billet à 15.- au lieu de 20.-
- **Musée Jenisch Vevey**: Une entrée offerte pour une entrée payante
- **Musée suisse de l'appareil photographique**, Vevey: Une entrée offerte pour une entrée payante
- **Orchestre de Chambre de Lausanne**: Billet à 10.- au lieu de 15.- pour la série de concerts Les Dominicales à la salle Métropole
- **Le Petit Théâtre**, Lausanne: Billet à 10.- au lieu de 15.-
- **Théâtre Le Crève-Cœur**, Genève: Réduction de 6.- sur le plein tarif
- **Théâtre Vidy-Lausanne**: Billet à 29.- au lieu de 45.-
- **Théâtre Forum Meyrin**: Tarif réduit, de 15.- à 55.- selon la catégorie
- **Théâtre des Marionnettes de Genève**: Billet à 16.- au lieu de 20.-
- **Théâtre de Marionnettes de Lausanne**: Billet à 10.- au lieu de 12.-
- **Théâtre Sévelin 36**, Lausanne: une place offerte pour une place achetée
- **Vernier Culture**: Tarif réduit, de 15.- à 25.- selon le spectacle (voir programme)